
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01768628 8

Monographie
de
Tadoussac
1535 à 1922

Vieille chapelle de Tadoussac 1747



Batie sur le site de la premiere 1661

Geo. Tremblay, ptre,
curé de Tadoussac.



Monographie de Tadoussac

1535 a 1922

par

Geo. Tremblay,

curé de Tadoussac



Lettre de M. le chanoine Huard

Monsieur l'abbé Geo. Tremblay,
curé de Tadoussac

Cher monsieur le Curé,

Voici cette petite préface que vous me demandiez. Je l'ai faite courte, sur votre avis. Je souhaite qu'elle vous donne un peu satisfaction. En tout cas, je vous suis reconnaissant de l'honneur que vous m'avez fait en me demandant ce petit écrit.

Votre travail est fort intéressant, écrit en une fort bonne langue, et vous pouvez sans crainte affronter le grand public.

Il y aura bientôt cinquante ans que, chaque été, je passe quelques jours ou quelques semaines à Tadoussac, et toujours avec la même intensité de jouissance.

A quoi tient le charme de Tasoussac?

Est-ce au pittoresque de sa situation? La nature y est en effet grandiose comme en nul endroit du Canada. C'est la large entrée du mystérieux Saguenay. C'est le Saint-Laurent, s'étendant à l'est et à l'ouest aussi loin que la vue peut se porter. C'est un fouillis de monts et de promontoires qui se découpent capricieusement sur le ciel et sur les eaux.

Est-ce à l'intérêt de son histoire? Penser que c'est ici qu'abordèrent les premiers marins français qui vinrent en notre pays et que tout d'abord flottèrent au vent les couleurs de la France; penser que c'est ici, et depuis un insondable passé, que s'assemblaient chaque année les indigènes venus de tous les points de l'intérieur....

Ou bien, l'attirance de la mer y serait-elle pour quelque chose? Car ici, le fleuve est si large, et l'on y sent l'océan de si près! Les baleines y viennent même parfois s'ébattre dans les eaux profondes.

Disons que c'est de tout cela qu'est fait le charme prenant de Tadoussac. Et je crois bien que ce sont les missionnaires

et les curés de Tadoussac qui s'y sont pris tous les premiers. L'on va voir, dans les pages qui suivent, avec quelle ferveur, quoique discrète toujours, y va le curé actuel.

Cette brève monographie est une précieuse contribution à l'histoire canadienne, soit par le récit des événements qui se sont passés là depuis quatre siècles, soit par le soin pieux avec lequel on y parle de la "Vieille Chapelle," la plus ancienne charpente en bois qui existe au Canada, et des précieuses "reliques" des premiers temps de la colonie qui y sont soigneusement conservés.

A titre d'historien du Labrador, dont Tadoussac fait bien un peu partie, je vous adresse mes félicitations pour l'œuvre soignée dont vous enrichissez nos annales.

Chanoine V.-A. HUARD.

Québec, 23 *mai* 1922.

Avant-propos

Il y a sans doute bien des ouvrages qui parlent de Tadoussac.

Outre les documents originaux tels que les "Brefs récits" de Cartier, les "Notes de voyage" de Champlain, les "Relations des Jésuites", les écrits de Charlevoix, il faut citer: "Au Royaume du Saguenay", par J.-Ed Roy, "Le Saguenay" par Arthur Buies, "Labrador et Anticosti", par l'abbé V.-A. Huard, "Le tour du Saguenay", par Damase Potvin. Les chercheurs peuvent trouver là tout ce qu'il faut pour bien connaître l'histoire, la géographie et la topographie de notre région.

Mais le touriste ordinaire n'a ni le temps ni le goût de faire des lectures de longue haleine. Ce qu'il lui faut, c'est une esquisse rapide qui le renseigne suffisamment, sans prendre trop de son temps.

Cette esquisse sur Tadoussac, elle existait depuis deux ans pour le public anglais. Le vénérable abbé Harris, V. F., (Dean Harris), de Toronto, a écrit, en 1920, un opuscule qui répond bien au goût des touristes: "Tadoussac and its Indian chapel."

Mais rien d'équivalent en français.

A nos compatriotes qui nous demandaient où trouver un précis d'histoire sur Tadoussac, et la Vieille Chapelle, il nous fallait présenter un ouvrage anglais.

Notre fierté patriotique en était humiliée.

Plusieurs visiteurs manifestèrent le même sentiment. Nous pouvions leur répondre: "Faites-nous une brochure française, et vous aurez toute notre reconnaissance".

Mais la lacune subsistait toujours. C'est pour la combler que nous offrons au public le présent travail. Espérons qu'on nous saura gré de notre bonne volonté.

Nous nous étions proposé tout d'abord de traduire simplement la brochure du Dean Harris. Mais au cours de ce travail de traduction, le goût nous vint de lire pour notre compte les ouvrages auxquels il réfère. Et il nous parut que la partie historique de son travail, suffisante pour le lecteur étran-

ger, n'était pas assez développée pour les nôtres. C'est ainsi que nous fûmes amené à prendre des notes et à les rédiger à notre façon.

L'opuscule du Dean nous a tracé la route par ses références aux sources de l'histoire. De plus, pour la partie descriptive de ce modeste travail, nous ne nous sommes pas fait faute de nous inspirer de ses meilleures pages. Nous pouvions le faire sans injustice.

En effet, l'auteur eut la délicatesse de nous dédier son travail, et la générosité de nous abandonner tous ses droits. Nous tenons à lui en témoigner ici toute notre reconnaissance. Il convient aussi de le remercier au nom des nôtres. Ce prêtre distingué, et lettré averti, a fouillé notre histoire; il a publié plusieurs écrits qui nous concernent. Citons: "Tadoussac and its Indian Chapel", et "The Cross Bearers of the Saguenay", outre de nombreux articles de revues et de journaux. Et toujours il s'est efforcé de rendre justice à la race française. On peut affirmer que c'est un admirateur des "Gesta Dei per Francos" en terre d'Amérique.

Geo. TREMBLAY, ptre,

Vue d'ensemble—le parc

J'ai bien présent à l'esprit le charme de cette délicieuse matinée, où je pénétrai dans le parc rustique mais enchanteur de ce village, et les impressions du splendide spectacle qui s'offrit à mes regards, lorsque j'approchai de la lisière sud du bocage. J'y découvrais un spectacle d'une beauté ravissante, d'une primitive et âpre grandeur

Le majestueux Saint-Laurent glissant lentement vers la mer, les nuages gris foncé et légèrement empourprés flottant au-dessus du mystérieux Saguenay, la Baie aux teintes d'opale et d'un calme absolu, le parc lui-même très propre et paré de feuilles et de brindilles d'arbres, les immuables et terrifiantes montagnes, placées vers l'ouest comme des tours gigantesques, et la forêt qui s'étend à perte de vue au nord: tout cela compose une scène colossale et d'une étonnante beauté.

Du lieu où je me trouvais je dominais ce paysage fascinateur, et je voyais se dérouler sous mes yeux ce panorama séduisant de rivières, de montagnes, d'îles et de forêts: de tous les côtés, c'était l'impression des sublimes beautés de la nature.

Et dans cet imposant décor, que d'aspects intéressants et évocateurs.

Devant moi, sur le "Grand Fleuve" parsemé d'îles et d'îlots, vers l'ouest, au delà du rayon visuel de mon binocle, je devine l'"Isle aux Coudres". Ma mémoire me reporte à la date du 7 septembre 1535: Cartier avec ses marins y débarque pour réparer la Grande Hermine. Et je songe avec piété au 14 du même mois, jour où on offrait, sur ce vaisseau, le saint Sacrifice de la messe, la première messe célébrée en Canada.

A ma droite, c'est le légendaire Saguenay. Entre deux murailles de granit, taillées dans le roc de l'époque primaire, il roule ses eaux d'un brun foncé et apporte au Saint-Laurent le tribut des lacs et des cours d'eau du nord.

En ce moment, la vapeur blanche et légère qui flotte toujours à cette heure matinale au-dessus de la rivière, comme un

nuage subtil, s'élève lentement vers le ciel pour aller se perdre dans l'incommensurable espace.

Vers le nord, se prolonge la falaise avec ses rochers arides et ses terres boisées.

Tout près d'ici, entre la forêt et la rivière, caché comme un nid de pluvier au milieu de pierres mouvantes, repose l'antique village. Il est coupé par un ruisseau pur et gazouillant, le "Ruisseau de Tadoussac".

De mon poste, sur une plate-forme de granit, j'entrevois à mes pieds la résidence curiale, cachée à demi dans les bouleaux, l'Hôtel des villégiaturistes, les demeures confortables, de ce peuple amical l'école du village et l'église paroissiale, sous le vocable de Sainte-Croix où l'"Oblation pure" est offerte chaque jour.

Plus près du fleuve, isolée et faisant face à la Baie, se trouve l'ancienne chapelle des sauvages: vieille relique à laquelle Octave Crémazie dédie une apostrophe émue.

Cette vénérable petite église est remplie des souvenirs du temps où "les hommes à la robe noire" et les "chasseurs vêtus de peaux" se rencontraient amicalement sous ses murs sacrés.

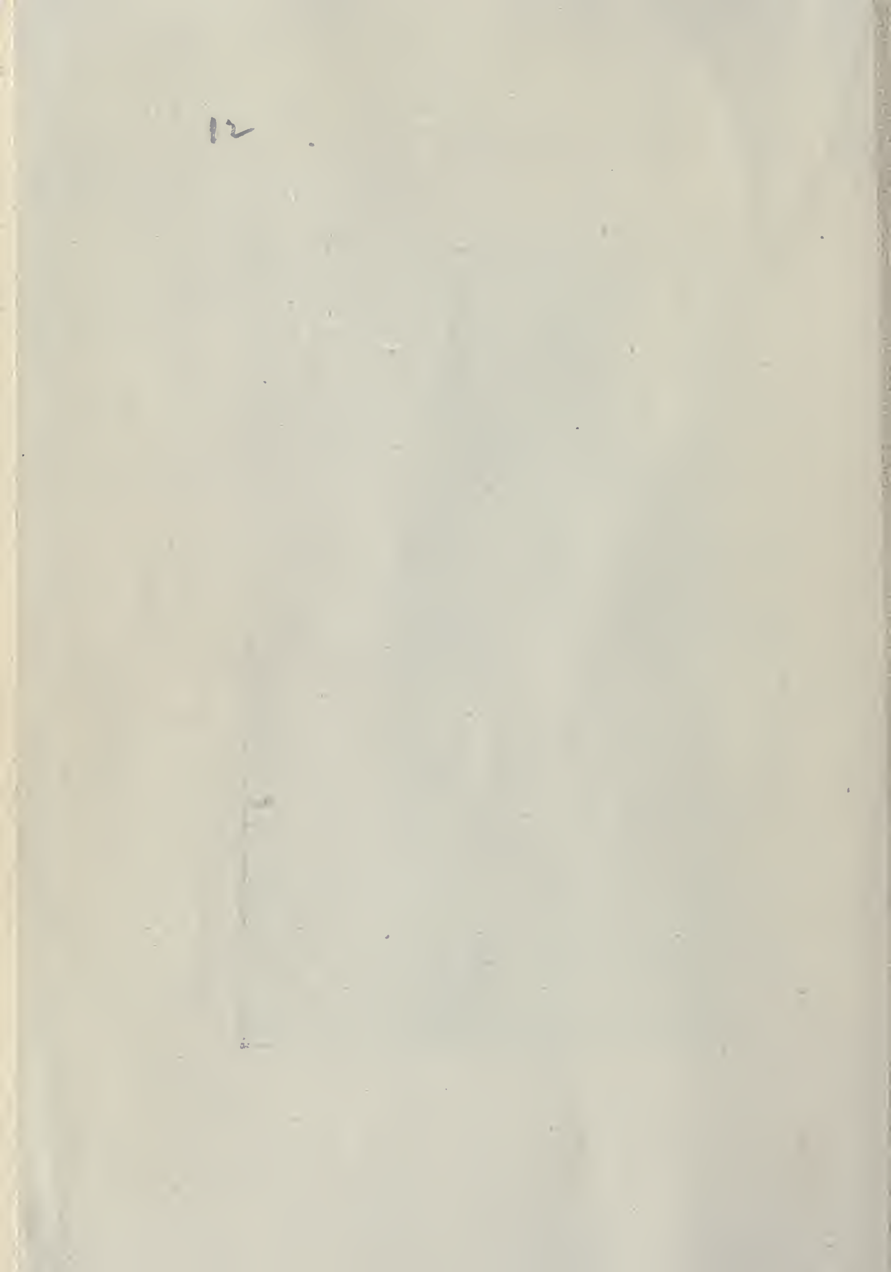
Partout autour de moi, s'élèvent les granits sans fin, toujours drapés des essences ordinaires du nord : le sapin, l'épinette, le bouleau, le cyprès et le pin.

A la faible distance d'un mille vers le nord, s'étend la vallée du Moulin-Beaude, où se rencontrent des fermes cultivées et de riches troupeaux.

Assis sur un rocher qui porte les traces de l'âge, je vois par la pensée les jours d'antan, alors que missionnaires, traiteurs et sauvages vivaient sur ce coin de terre les premiers chapitres de notre histoire, et j'évoque le souvenir des scènes qui s'y déroulèrent.



La Baie de Tadoussac


12

II

La baie de Tadoussac

La Baie de Tadoussac est fameuse dans l'histoire du Canada: dès les tout premiers temps, elle fut sillonnée par les pirogues guerrières des Iroquois et des Hurons, ainsi que par les barques des Algonquins, adonnés à la pêche, à la chasse et à la traite. Longtemps avant Champlain, les pêcheurs et les aventuriers basques, bretons et normands, y venaient chercher un refuge lorsque les grands vents et les vagues en furie menaçaient leurs embarcations. C'est ici, encore, que les vaisseaux de Jacques Cartier et les galions de Pontgravé, de de Monts, de Chauvin et de Champlain venaient ancrer.

Cette baie au contour gracieux, dans un majestueux décor, est d'un aspect des plus pittoresques.

Le reflux de la mer y découvre une grève étincelante. A marée haute, le goéland et divers oiseaux aquatiques planent au-dessus de ses eaux, où l'épaulard et le marsouin folâtrent.

La falaise escarpée qui borde la baie est garnie d'arbres aux nuances les plus variées.

La description que Champlain nous a laissée de la Baie de Tadoussac, des montagnes s'élevant majestueusement autour de l'entrée du Saguenay, et de la sombre forêt qui étreint ce pays fantastique, conviendrait, sans en changer un mot, aux conditions topographiques telles qu'elles existent aujourd'hui.

Le contour des montagnes, le courant et la profondeur de la rivière, les dunes de sable et les forêts ne se sont pas beaucoup modifiés depuis le matin mémorable du 24 mai 1603. Heureusement, nous avons hérité des récits de voyages de Champlain où sont racontés des événements et des incidents intimement associés à la Baie de Tadoussac, de 1603 à 1631.

Le village

Perché sur une pente, où gisent des dépôts des Laurentides d'âge primaire, caché dans les sapins et les bouleaux, se découvre l'attrayant petit village de Tadoussac. Le sol composite sur lequel il repose remonte à l'époque glaciaire, alors qu'un bras de la mer ou du fleuve s'étendait jusqu'aux montagnes. Le sédiment demeuré après le retrait des eaux, les poussières de rochers et les décompositions végétales, charriées par le vent et les torrents, ont fourni les éléments principaux de ce sol.

Le village est entouré d'une enceinte formée de rochers, de dunes de sable et de monts de granit.

C'est une engageante place d'eau et une belle retraite champêtre dont le charme vous fascine et dont l'histoire primitive attire l'attention et le respect.

Ce bourg ancien et enchanteur, abritant une population de 700 âmes, domine la "Baie de Tadoussac". D'un regard d'ensemble, on y embrasse la "Baie" elle-même, depuis la "Pointe Rouge" jusqu'à la "Pointe de l'Islet"; et l'embouchure du Saguenay entre la "Pointe de l'Islet" au nord, et la "Pointe Noire", dite aussi "Pointe du Saguenay", au sud.

Tadoussac possède de nombreuses et jolies villas; et, pendant l'été, les chercheurs de repos et de santé, de même que les simples touristes, y abondent.

Ici, à 300 milles de l'océan, à 120 milles de Québec, le Saint-Laurent présente encore 21 milles de largeur. Cependant, par un matin sans nuage, les collines de la Rive Sud se dessinent nettement, et forment de larges estompes dans une atmosphère bleu foncé. On aperçoit distinctement les maisons blanches de Cacouna; au moyen d'une lorgnette, on découvre, à la Rivière-du-Loup, l'Hôpital du Précieux-Sang et l'église Saint-Patrice, dont le toit métallique reflète l'éclat du glorieux soleil canadien.

La clarté et la pureté de l'air de Tadoussac symbolisent la pureté et la simplicité anciennes d'un peuple distingué par sa courtoisie et son affabilité.



Le village et la Pointe du Saguenay

16

"Il n'y a pas", écrit Edmond Roy, "de population plus hospitalière, plus affable, plus courtoise que celle de Tadoussac. On y vit honnêtement et l'on se contente de peu. C'est un endroit où les lois de la vie sont sacrées, un lieu où les plus riches sont pauvres, et où les plus pauvres vivent dans l'abondance."

La brise qui entre du Saint-Laurent, arrive chargée des propriétés vivifiantes du salin de la mer, avec un soupçon d'iode. Lorsque le vent descend des montagnes, il apporte le parfum des fleurs sauvages et les aromes de la forêt des Laurentides, dont les cimes se perdent dans les brouillards.

Ceux qui sont en quête d'air pur et de ciel clair, aussi bien que le chercheur de l'histoire et le géologue, trouvent ici de quoi jouir et s'intéresser.

III

Préhistoire et légende

Près de quatre siècles ont passé depuis que Cartier jeta l'ancre pour la première fois dans la baie de Tadoussac; et au-delà de trois cents ans se sont écoulés depuis que Champlain, le fondateur de la Nouvelle-France, explora ses rives.

C'est le plus ancien poste de traite du Canada, ce fut le débouché du commerce de la pelleterie longtemps avant que la Compagnie de la Baie d'Hudson eût un nom. De temps immémorable y venaient toutes les races des enfants des bois, dont la plupart sont aujourd'hui anéanties. Ces sauvages y amenaient femmes et enfants, et apportaient avec leurs chiens des fourrures par ballots.

Après avoir voyagé longtemps par sentiers et par pistes, à travers montagnes et marécages dans les forêts, ils longeaient les rives du Saint-Laurent ou sillonnaient les eaux de la Rivière de la Mort. C'est ainsi qu'ils nommaient le Saguenay. Arrivés à Tadoussac, ils dressaient leurs tentes et commençaient "la traite".

Tentés sur les coteaux de Tadoussac, les Indiens, par l'ouverture de leurs demeures volantes, étalaient des pelleteries variées et de grande valeur: renard noir et argenté, lynx, vison, loutre, marthe, castor, etc.

Ils apportaient aussi des quantités de peaux d'ours, de caribou, d'orignal pour les échanger contre des couteaux, des hachettes et des flèches de fer, des sabres, des ustensiles, du tabac, du raisin, des biscuits, des grains de porcelaine. La marchandise étant toute troquée, les Algonquins—nom générique qui désignait ces races diverses—reprenaient le chemin des forêts de la Côte Nord ou de Chicoutimi. Puis la solitude rétablissait son empire.

De Tadoussac à Chicoutimi, une distance de 70 milles, c'était la désolation sauvage des montagnes de granit sans fin, où le morne Saguenay roulait ses eaux sombres.

Depuis une époque imprécise, mais très reculée, cette région fut aussi le théâtre de massacres et de combats meurtriers, d'aventures et d'exploits audacieux.

Sur un fond aussi riche, la légende devait naître et se développer comme une plante naturelle. Aussi Tadoussac et ses environs en sont-ils couverts.

Il en est une qui porte bien le cachet de ses origines et qu'on se transmettait de père en fils au sein des races Algonquines.

Nous la résumons.

Selon cette tradition légendaire, un combat décisif fut livré sur les mamelons de Tadoussac, entre Montagnais et Iroquois. Le choc des armées de ces ennemis séculaires fut si formidable que la terre trembla violemment, que des montagnes furent englouties, et que le pays en devint tout à fait méconnaissable.

C'est alors que les Montagnais succombèrent pour ne plus se relever.

Les terrifiantes secousses sismiques qui tourmentèrent autrefois ce pays, les guerres meurtrières des sauvages de jadis, la disparition presque totale des Montagnais, expliquent bien cette légende.

Sous ce rapport, comme sous bien d'autres d'ailleurs, le Grec et le Barbare se ressemblent.

IV

Coup d'oeil sur l'histoire de 1535 à 1639

Le 1er septembre 1535, Jacques Cartier, le découvreur du Canada, jetait l'ancre dans la Baie de Tadoussac. Dans son "Bref récit de voyage", il nous dit qu'il fut très surpris de voir, se jouant près de l'embouchure du Saguenay, un banc de baleines blanches: "une espèce de poissons," dit-il, "dont aucun homme n'avait jamais entendu parler". Ces "baleines blanches" n'étaient rien autre chose que des marsouins, poissons qui abondent encore aujourd'hui dans ces parages.

Ailleurs, Cartier note le fait suivant: "Nous rencontrâmes (en partant de Tadoussac) quatre embarcations chargées de sauvages, qui, autant que nous pouvons en juger, venaient vers nous avec de grandes précautions; les uns retournèrent, et les autres vinrent tout près de nous, si bien qu'ils purent entendre et comprendre l'un de nos sauvages, (1) sur la parole duquel ils vinrent à nous."

En 1600, vinrent à Tadoussac Pierre de Chauvin, de Honfleur, et François Pontgravé, qui avaient obtenu du roi de France le monopole de la traite de la pelleterie en Nouvelle-France. En retour de ce privilège, ils devaient, pendant dix ans, établir sur le sol cinquante colons par année. A leur bord, à titre d'hôte de M. de Chauvin, se trouvait M. de Monts, qui venait visiter le pays.

Ils bâtirent à Tadoussac une couple de huttes, et y laissèrent seize hommes, apparemment comme colons, mais en réalité pour la traite des Pelleteries.

(1) "Nos sauvages" étaient des Indiens que Cartier avait réussi à amener en France à son retour de Gaspé en 1534, et qui revinrent avec lui l'année suivante.

Nous avons là les premières maisons construites en Canada par des blancs, et l'établissement du premier poste de traite du pays.

De ces seize hommes, les uns périrent de froid et de famine, d'autres s'enfuirent et épousèrent des Montagnaises, et huit demeurèrent au poste attendant le retour du vaisseau qui vint l'année suivante.

En 1603, vint Samuel de Champlain, explorateur, colonisateur et gouverneur de la Nouvelle-France. Le 24 mai, il jetait l'ancre de la "Bonne Renommée" dans la baie de Tadoussac. Il remonta le Saguenay sur un parcours de 75 milles environ, jusqu'aux rapides au-dessus de Chicoutimi.

Revenu à son point de départ, il traversa à la péninsule de la Pointe aux Alouettes, où il rencontra les sauvages assemblés sur un plateau non loin de l'église actuelle. Il y fit avec les Algonquins de l'Outaouais, les Montagnais du Saguenay et les Etchemins du Nouveau-Brunswick, une alliance offensive et défensive, au milieu d'une parade macabre des sauvages portant comme trophées de guerre des centaines de scalpes enlevés aux guerriers moacs et autres.

Par cette visite et cette alliance, Champlain, sans le vouloir, attirait sur lui et les Français la vengeance des Iroquois.

En 1629, les frères Kertk arrêtaient à Tadoussac. Dans le cours de l'été, l'Amiral David Kertk y vint attendre l'annonce de la capitulation de Québec. Lorsque Champlain accepta les termes de la capitulation imposée par l'Amiral, il stipula que le conquérant le ramènerait en France, ainsi que les Récollets et les Jésuites, et aussi les quelques soldats et civils qui restaient dans la bourgade réduite à la famine.

Champlain s'embarqua donc avec les Pères de Brébeuf et Lalemant sur le vaisseau de Thomas Kertk, qui vint jeter l'ancre devant Tadoussac le 25 juillet. Avant de mettre à la voile, l'Amiral attendit l'arrivée des vaisseaux de son frère Louis.

C'est alors qu'eut lieu un incident qu'il est intéressant de rappeler ici. Une après-midi, David Kertk engagea une conversation avec les deux Jésuites. "Messieurs, leur dit-il, vous aviez l'affaire du Canada pour jouir de la propriété de de Caen que vous avez dépossédé."

—Pardonnez-moi, Monsieur, reprit Brébeuf, ce n'est que le désir de servir la gloire de Dieu qui nous y a amenés nous exposant à tous les dangers et périls pour la conversion des sauvages."

Le Capitaine Jacques Michel, un calviniste français, qui avait le commandement des vaisseaux sous Kertk, avait écouté ce dialogue. Alors agitant son doigt dans la figure de Brébeuf il s'écria:

Oui, oui, convertir des sauvages, vous voulez dire convertir des castors!"

Le religieux se tourna vers lui et dit: "Cela est faux!" Michel leva la main pour frapper le prêtre; mais, apercevant le regard de Kertk, il retint le coup et reprit:

—Sans le respect que je dois à l'Amiral, je vous donnerais un soufflet pour m'avoir démenti"."

Brébœuf, homme d'une haute stature et d'une grande force, était brave par nature et prompt à ressentir une insulte; mais il était depuis longtemps exercé à la discipline chrétienne, et rien ne semblait émouvoir la paix inaltérable de sa grande âme.

—"Vous m'excuserez, dit-il, je n'entends point vous démentir, j'en serais bien fâché. C'est une façon de parler que nous avons dans nos écoles, quand on pose une question douteuse, ne tenant point cela pour offense; c'est pourquoi je vous prie de me pardonner et de croire que ne l'ai point dit pour vous donner du déplaisir."

Apaisé un peu, Michel continue cependant à rager et à jurer; si bien que Champlain s'interposa en disant : "Grand Dieu! mais vous jurez bien pour un réformé!

—Je le sais, reprit Michel, et que je sois pendu si je ne donne pas à ce Jésuite quelques taloches avant demain soir."

Ce soir-là, après avoir bu fortement avec ses compagnons, il tomba en léthargie et mourut le lendemain. Ses funérailles se firent avec les honneurs militaires auxquels son rang et ses services lui donnaient droit. Lorsque la dernière salve de la cérémonie eut retenti, Michel reposait parmi les cailloux et les pins de Tadoussac. Trois ans après la sépulture, le Père Le Jeune, homme remarquable et prêtre distingué, s'étant arrêté à cet endroit, on lui montra la tombe de Michel; mais le corps

n'y était plus." "Les sauvages me dirent, écrit ce Père dans les Relations de 1634, que quelques-uns d'entre eux avaient exhumé le cadavre, l'avaient coupé en morceaux et donné à manger à leurs chiens." "Il n'est pas bon à un homme, ajoute Le Jeune, de blasphémer contre Dieu, ou de ridiculiser ses saints, ni de conspirer contre son roi, ou d'être traître à son pays."

En 1639, c'est la pieuse Madame de la Peltrie qui vient à Tadoussac. Accompagnée de cinq religieuses, elle venait fonder à Québec un couvent d'Ursulines.Ce fut le premier établissement en terre d'Amérique de cette communauté de femmes admirables qui ont joué un si beau rôle dans l'éducation du peuple de ce pays.

Pendant toute cette période, Tadoussac fut le quartier général de la traite de la pelleterie, le port d'escale des vaisseaux venant de France ou de Québec; il fut aussi le point de départ ou de ralliement de tous ces indomptables Pères missionnaires qui évangélisèrent les sauvages des régions du Saguenay et du Lac Saint-Jean, aussi bien que les tribus nomades des forêts du nord.

V

Tadoussac et les Missions sauvages

LES RÉCOLLETS, PIONNIERS DE LA MISSION DE TADOUSSAC

Pendant longtemps, Tadoussac fut l'un des principaux centres de mission de la colonie naissante. Il sera donc intéressant de rappeler les noms et les travaux des pionniers de l'œuvre d'évangélisation au Pays du Saguenay.

Les Franciscains, plus connus à cette époque sous le nom de Récollets, furent les premiers à entreprendre cette tâche difficile.

Champlain nous dit dans son journal qu'il voulait dans ses voyages en Nouvelle-France, "reconnaître les peuples qui y habitaient, à dessein de les amener à la connaissance de Dieu." A cette fin, par l'entremise du Sieur Louis de Houel, Secrétaire du Roi, "homme adonné à la piété, et doué d'un grand zèle à l'honneur de Dieu et de l'augmentation de la religion", (1) il obtint du Prince de Condé, à qui François 1er avait remis cette affaire, la faculté et les ressources nécessaires pour emmener des religieux en Canada, afin d'essayer d'y planter la foi ou du moins "y faire ce qui serait possible "selon leur vacation et, en ce faisant, remarquer et connaître s'ils "pourraient faire quelques fruits "(2).

"Or, continue Champlain, quatre religieux furent nommés et désignés pour cette sainte entreprise: le P. Deni (Jammay) pour commissaire, Jean Dolbeau (désigné successeur en cas de mort), Joseph le Caron et Pacifique du Plessis (Frère convers), chacun desquels était porté d'une

(1) Oeuvres de Champlain, Laverdière T II, p. 2.
(2) Ibid, p. 3.

sainte affection, et brûlait de faire le voyage moyennant la grâce de Dieu.... afin de mourir pour la foi du Christ"(1).

Ils partirent de Honfleur avec Champlain, le 24 avril 1615, à bord du Saint-Etienne, l'un des vaisseaux de la Compagnie des Cent-Associés, commandé par de Pont-Gravé. "En peu de temps nous arrivâmes devant le lieu appelé Tadoussac, le 25ème jour de mai, où nous rendîmes grâce à Dieu, de nous avoir conduit si à propos au port du salut.

"Après, on commença à mettre des hommes en besogne pour accommoder nos barques, afin d'aller à Québec, lieu de notre habitation. Champlain, en compagnie du P. Jean Dolbeau, prit la première barque. Ils parvinrent à Québec le le 2 juin. Lorsque tous y furent arrivés, les Religieux se partagèrent le champ immense qui s'offrait devant eux.

Pendant que les autres Pères devaient s'occuper du haut St-Laurent, le Père Jean Dolbeau était assigné au Poste de Tadoussac.

"Le 3 décembre (1615), ce religieux s'embarquait à Québec pour venir y fonder une mission" (2).

De bonne heure donc, dans le cours du même mois le Père J. Dolbeau dut aborder dans la Baie de Tadoussac, et y dire la messe. Ce fut vraisemblablement la première qui fut célébrée en terre Saguenayenne. Quel jour précis, et en quel endroit, les chroniques nous le laissent ignorer.

Il serait, certes, plus flatteur pour Tadoussac et surtout plus poétique de pouvoir dire avec l'un de nos poètes nationaux, que ce fut en 1534, sur l'emplacement occupé aujourd'hui par la "Vieille chapelle" que,

"Devant Cartier et ses hardis marins, venus
Pour arracher ces bords aux primitifs sauvages,
Pour la première fois sur ces fauves rivages,
Un vieux prêtre breton, humble médiateur,
Offrit au Dieu vivant le sang du Rédempteur."
A cette pensée, le poète fait ce pieux rêve......
"Je vous revis, là, tous ensemble agenouillés,
Rudes marins bretons, sous vos sarraux souillés,

(1) Oeuvre de Champlain, Laverdière T. II, p. 7.
(2) Ibid, p. 9.

Et raidis sous l'embrun des mers tempétueuses,
Au milieu de ce cirque aux croupes montueuses,
Au fond de ce désert, loin du monde connu,
Offrant à l'Eternel, tête basse et front nu,
Sur le seuil redouté d'un monde ouvrant ses portes,
L'holocauste divin qui fait les âmes fortes."

Du point de vue poétique, la vérité est dans tous les détails de cette belle page de Fréchette: la foi ardente, le dévouement religieux des pères de notre pays. Mais l'histoire a d'autres exigences que celles de la poésie. Nous apprenons par les récits de voyages de Cartier que les religieux qui l'accompagnaient disaient invariablement la messe à bord du navire (1). Et si on eût dérogé à cette habitude en faveur de Tadoussac, il semble qu'il en serait fait mention quelque part. Donc, jusqu'à preuve du contraire, au P. Jean Dolbeau doit revenir l'honneur d'avoir, le premier, offert "l'holocoste divin" sur le sol de Tadoussac, en décembre 1615. D'après le mémoire des Récollets de 1637 (archives de Versailles) cité par Laverdière, "La première messe qui fut jamais dite en la Nouvelle-France, fut célébrée à la Rivière des Prairies, et la seconde à Québec."

La troisième le fut à Tadoussac la même année.

Le père Joseph Le Caron aurait célébré la 1ère le 24 juin 1615, et le P. Jean Dolbeau, la 2ème le 25 du même mois.—

Enfin, le même P. Dolbeau, selon Sagard (Hist. du Can., p. 26), "toujours plein de zèle, prit le premier l'essor pour les Montagnais (sauvages de Saguenay)."

Il part le 3 décembre, pour y cabaner, apprendre leur langue, les catéchiser, et courir les bois avec eux.

"Mais la fumée lui pensa perdre la vue, qu'il n'avait guère bonne, et il fut plusieurs jours sans pouvoir ouvrir les yeux, qui lui faisaient une douleur extrême, tellement que dans l'appréhension que ce mal augmentât, il fut contraint de les quitter après deux mois de temps, et retourner à l'habitation vivre avec ses frères". (Oeuvres de Champlain, Laverdière T. II p. 12.)

---

(1) Voir "Discours du voyage fait par Cartier," publié par Raoul de Tilly.

Dans ce court laps de temps, d'après La Potherie, le Père Dolbeau, en mission au Pays de Tadoussac, ne se donna aucun repos. Il visita les Montagnais, les Bersiamites et les autres tribus situées sur la rive nord du St-Laurent. Longtemps après, on trouvait des traces de son passage parmi eux.

L'année suivante (1617), le P. Paul Huet venant de France dit la messe à Tadoussac; mais il ne fit que passer. C'était vraisemblablement au milieu de l'été, puisque "deux matelots se tenaient auprés de lui agitant des rameaux verts pour chasser les moustiques (1)" pendant la célébration.

Le successeur régulier de Dolbeau fut le P. Le Caron, de 1618 à 1622.

Ce religieux éleva une cabane d'écorce dans laquelle il aménagea son logement et une chapelle. Puis il y ouvrit une école pour l'instruction des sauvages, la première qui fut en Canada.

Dans une lettre qu'il écrivit à son Provincial alors à Québec, il dit: "J'ai enseigné l'alphabet à quelques-uns d'entre eux (les montagnais), qui commencèrent bientôt à lire et à écrire assez bien. M. Houel (à Québec) vous montrera un spécimen de leur écriture, que je lui ai envoyé; ainsi vous verrez comment je passe mes loisirs en ouvrant une école dans notre maison de Tadoussac, afin d'attirer les sauvages, les encourager à être sociables et de les accoutumer à notre manière de vivre" (2).

Il serait donc injuste et faux d'ignorer le zèle et les labeurs des Franciscains dans l'histoire des missions de cette région. Ils en furent les pionniers, et, pendant la première décade, les Fils de Saint-François firent bénéficier les enfants des bois du pieux zèle de l'ordre séraphique.

(1) J.-Edm. Roy, p. 77. Parkman (The Pionners of France in the new world p. 418.)

(2) Lettre du P. Le Caron au Prov. des Récollets. "Etablissement de la foi, par Leclerc".

VI

Les Jésuites

Toutefois, c'est aux Fils de Saint-Ignace que la Providence a voulu confier le soin de continuer et de mener à bonne fin l'œuvre commencée par les Franciscains.

L'esprit apostolique qui anime la Compagnie de Jésus est connu de tout le monde. Même ceux qui sont étrangers à la foi catholique reconnaissent dans les disciples du solitaire de Manrèse les soldats d'avant-garde du christianisme. Voici ce que disait d'eux, naguère, un archevêque anglican de Cantorbéry, en la cathédrale de sa secte à Québec: "Ils (les Jésuites) ont donné au monde entier un exemple admirable d'enthousiasme apostolique et de foi inlassable en face des persécutions. Cet exemple, jusqu'à la fin du monde, entourera d'une auréole de gloire, les missionnaires Jésuites."

Cette loyale apologie des missionnaires Jésuites s'applique spécialement à notre histoire. En effet, pendant un siècle et demi, de 1640 à 1782, les Jésuites furent les missionnaires infatigables et les explorateurs intrépides des vastes régions du pays du Saguenay.

Pendant toute cette période, Tadoussac eut l'honneur d'être le centre de leurs opérations. Il serait intéressant d'entrer dans le détail de leurs travaux apostoliques et de leurs courses aventureuses. Mais, on le comprend, dans ce mince opuscule il faut se borner aux grandes lignes.

Nous donnerons tout d'abord la liste complète des PP. Jésuites qui ont desservi Tadoussac et le Saguenay depuis 1640 à 1782.

Cette liste intéressera le lecteur et le guidera dans les pages qui suivent:

Révérends Pères	De	A	Mort
LeJeune, Paul	1641	....	1661

	Dablon, Claude	1642	....	1680
*	De Quen, Jean	1642	1648	1659
	Buteux, Jacques	1643	1644	1652
*	Druillettes, Gabriel	1645	1649	1681
	Frémin	1641	164	....
	Lyonne, Martin	1648	1649	1661
	Bailloquet, Pierre	1661	....	1667
	Nouvel, Henri	1663	1669	1674
*	De Beaulieu, Louis	1668	1671	1685
*	Albanel, Charles	1651	1671	1680
*	De Crespieul, Frs	1671	1702	1707
	Boucher, J.-B.	1675	1677	1693
*	Morain, Jean	1677	1679	1690
	Silvy, Antoine	1678	1681	....
	Dalmas, Antoine	1679	....	....
	Favre, Bonaventure	1690	1699	1700
	André, Louis	1693	1709	....
	Morest, Pierre	1694	....	1727
	Chardon, Jean	1701	1740	1743
*	Laure, Pierre	1720	1737	1738
*	Maurice, J.-B.	1740	1745	1746
*	Coquart, Claude	1746	1765	1765
*	De la Brosse, J.-B.	1766	1782	1782

Les noms marqués d'un astérisque désignent ceux qui ont été chargés de la mission de Tadoussac. Les autres y ont exercé le ministère, soit en passant, soit comme coadjuteurs des premiers.

Voyons quelques traits saillants de cette pléiade de héros. Le Père de Quen ouvre la série de ces apôtres dignes des premiers siècles de l'Eglise. De Tadoussac, il rayonne, à l'ouest, au delà du lac Saint-Jean, et au nord, chez les Bersiamits. Puis ce sont les Pères Nouvel, Druillettes et Bailloquet, qui, tour à tour ou simultanément, évangélisent et explorent ces régions inconnues. Ces religieux furent les premiers blancs qui remontèrent la rivière Ashuapmachouan. Ils ouvrirent aussi la voie des lacs Mistassini et Nécouba. Les courses variées et aventureuses du Père Bailloquet touchent au prodige. Peu de temps après l'avoir vu au lac Mistassini, on le trouve au pays de Gaspé, et, un peu plus tard,

au pays des Papinachois, situé au nord de Tadoussac. Dans cette dernière région, il court avec un zèle inlassable après les brebis dispersées.

En 1660, les trafiqueurs, que le zèle des missionnaires offusquait, réussirent à faire rappeler de Tadoussac les religieux chargés de ce poste. Le Père Albanel avait d'abord été écarté, et ensuite les Pères Druillettes et Frémin, qui venaient le remplacer.

Quelques mois à peine s'étaient écoulés depuis que les ministres de Dieu avaient été contraints de "secouer, contre Tadoussac, la poussière de leurs talons", qu'un événement remarquable se produisit. En effet, le journal des Jésuites nous apprend que, l'année suivante, les Iroquois implacables abordaient à Tadoussac, surprenaient les Français occupés sans méfiance à leurs pêches, en tuaient trois et mettaient tout à feu et à sang. Rien ne fut épargné. La maison du poste fut détruite et l'église brûlée.

Les sauvages que la terreur et l'ennemi avaient éloignés des rives du fleuve s'étaient dispersés dans les profondeurs des bois, ou avaient cherché un refuge chez les tribus plus éloignées du golfe (J.-E. Roy). Et c'est à leur recherche, au pays des Papinachois, que l'on retrouve le P. Bailloquet. Il y établit comme un point de ralliement; c'est de là que les missionnaires s'élanceront à la recherche du troupeau épars.

C'est ainsi que le Père Nouvel pourra, en 1668 ramener de ce pays à Tadoussac 400 sauvages, pour venir y saluer le premier évêque du Canada, Mgr de Laval. Dans cette première visite pastorale, 149 sauvages furent confirmés.

Signalons maintenant le fameux Père Albanel. Ce religieux fut chargé à deux reprises du poste de Tadoussac: de 1650 à 1660, puis de 1670 à 1671.

A la fin de la première décade, il laissa 1200 catéchumènes que son zèle avait instruits et formés. Ceci donne une idée de ses travaux apostoliques.

Pendant son dernier séjour en ce poste, ce qu'il y a de prodigieux surtout, ce sont ses découvertes. Le 8 août 1670, cet intrépide religieux partit de Tadoussac pour découvrir la route de la Baie d'Hudson. Le 25 juin de l'année suivante, après avoir hiverné à la tête du lac Saint-Jean, il abordait

enfin la célèbre "Mer du Nord." Et le 8 août 1671, jour anniversaire de son départ, il était de retour à Tadoussac pour fêter cet événement. Il avait parcouru à pied et en canot 800 lieues, franchi 200 chutes et 400 rapides; tout cela en un peu plus de soixante jours. Ceci paraît impossible, mais on peut en trouver la preuve dans les relations des Jésuites de 1672, p. 48.

Le P. Albanel avait, par cet exploit, terminé l'ère des découvertes. Ce sera maintenant un pays connu.

Vient ensuite le P. Crespieul; la succession qu'il est appelé à recueillir est immense, mais il est de la race des héros.

Ce nouvel "apôtre des gentils" visita personnellement, vers le nord-ouest, les postes de Chicoutimi, Métabetchouan, Ashuapmachouan, Mistassini; et vers le nord-est, les Bergeronnes, les Escoumins, Bersiamits, les Ilets Jérémie; et enfin il atteignit jusqu'au lac Saint-Barnabé, à la tête de la rivière Sainte-Marguerite. Ce Père fut à la tête de la mission de Tadoussac pendant 31 ans (1671-1702). Pendant ce laps de temps, il suivit les sauvages dans leurs chasses.

Dans une de ses courses, il fut six ans sans pouvoir revenir au poste de Tadoussac. Rappelons en passant que ce religieux avait été élevé avec toutes les délicatesses des enfants des riches et qu'il avait renoncé à un brillant avenir selon le monde. Pendant trente et un ans, il vécut dans la dure société des hordes montagnaises; il les suivait en raquettes dans des régions encore à peine explorées de nos jours; il mangeait et dormait sous leurs tentes infectes et enfumées. En un mot, avec l'héroïsme des premiers martyrs, il partageait la vie de privations et de misères des Montagnais pendant l'hiver. Lorsque, usé par les ans, les fatigues et les privations, il retourna à Québec, il ne savait plus dormir dans le lit d'un homme civilisé.

Durant son administration à Tadoussac, il eut huit collaborateurs.

Parmi ceux-ci, il en est un qu'il n'est pas permis de passer sous silence, c'est le Père Dalmas, qui fut tué en haine de la foi par les sauvages du fort de Sainte-Anne.

C'est le seul martyr de cette région. Comme le sang

de cet humble missionnaire dut féconder les sueurs de ses frères!

Le Père Laure, après 20 ans d'interrègne, succéda au Père Crespieul, en 1722.

Ce religieux est passé à la postérité à plus d'un titre. D'abord ce fut un apôtre digne de son ordre. En outre, il nous a laissé la carte la plus détaillée et la plus judicieuse qui soit de la région qui s'étend du Saint-Laurent au lac Mistassini.

Son successeur fut le P. Maurice, qui mourut à la tâche, en 1746. Puis ce fut le Père Coquart. On sait que c'est ce religieux qui construisit la vieille chapelle de Tadoussac. Nous en reparlerons plus loin.

Enfin, vint le Père de la Brosse, de vénérée mémoire; c'est lui que la Providence avait choisi pour mettre la dernière main à cette belle chrétienté et clore la série des admirables missionnaires Jésuites au Saguenay. Le souvenir de ce religieux est impérissable sur les rives du bas Saint-Laurent. D'abord il composa un dictionnaire et des livres pieux en langue montagnaise et traduisit de larges extraits de la Bible en cette même langue.

Ce monument ainsi que les légendes qui ont fleuri sur sa tombe et que notre littérature a consacrées, rendront sa mémoire impérissable.

Tadoussac et les relations des Jésuites

Il est intéressant de voir, en parcourant les annales des missionnaires Jésuites à Tadoussac, le soin jaloux qu'on apporte dans le récit des plus petits détails; rien n'est négligé de tout ce qui concerne la description des lieux, des mœurs des Sauvages, et des difficultés de la vie des missionnaires.

Nous donnons ici une gerbe de notes tirées de ces précieuses annales. Ces notes, prises au hasard, montreront le soin scrupuleux du chroniqueur, et serviront de complément aux pages qui précèdent.

Les maringouins. Parmi les pires ennemis des Blancs, au fond des bois, il faut compter ces cruels insectes.

En 1632, le P. Le Jeune écrivait à ce sujet les détails pittoresques qui suivent: "Je crus être dévoré par les marin-

gouins. Ce sont de petites mouches, mais elles sont bien ennuyeuses. Les grandes forêts des environs engendrent différentes espèces de petits insectes; il y a les mouches ordinaires, les cousins, les mouches-à-feu, les maringouins, les grosses mouches, et bien d'autres.

"Ces petites mouches piquent cruellement, leurs piqûres sont très douloureuses et de longue durée.

"Il n'y a pas beaucoup de grosses mouches. Les cousins sont tout petits, mais savent se faire sentir. Les mouches-à-feu ne font pas de mal; le soir, elles ressemblent à des étincelles. Un soir, j'en attrapai une, je la mis tout près d'un livre et pus lire facilement. Quant aux maringouins, ils sont fort ennuyeux. Cependant, tous n'en sont pas également importunés; ils s'acharnent aux uns et semblent mépriser les autres.

La foi catholique et les Tadoussaciens. Ce même religieux, dans un autre ordre d'idée, écrivait en 1638: "De tous les Sauvages que nous avons visités, ceux-ci montrent le moins de dispositions pour la foi."

Mais dans l'espace de vingt-cinq ans, un grand changement pour le mieux s'était opéré. En effet, en avril 1663, nous voyons que "Les Pères Druillettes et Nouvel hivernèrent avec les Sauvages aux environs de Tadoussac, et qu'ils baptisèrent une cinquantaine de personnes."

Et les mœurs chrétiennes font de rapides progrès parmi eux.

L'annaliste de 1667 dit: "Je ne connais personne à Tadoussac qui ait deux femmes. Tous sont mariés devant l'Eglise; ils demeurent constants dans leur foi et fidèles à leur mariage".

Le Père Nouvel, qui a été chargé de la mission en 1667, loue "la piété et l'innocence des Sauvages chrétiens".

L'ivrognerie chez les sauvages. Le même Père Nouvel reconnaît toutefois que ces pauvres gens, comme tous les mortels, ont plus d'un démon à combattre", mais leur pire ennemi, c'est le démon de l'ivrognerie. "A lui seul, il cause plus de désordres que tous les autres ensemble."

Cependant, ces pauvres sauvages font des efforts et des progrès, qui pourraient servir de modèles à beaucoup de Blancs. Dans la Relation de 1668, on lit le bel exemple suivant: "Le

grand Charles qui avait coutume de boire tous les jours tant que durait sa caisse de flacons s'est bien amendé. Maintenant, il se contente d'un coup au retour de ses chasses et de ses courses. Et il dit à qui veut l'entendre qu'il se trouve fort bien de ce régime.

Solitude périodique de Tadoussac. On lit dans la Relation de 1652: "Tadoussac est désert, excepté au temps de l'arrivée des vaisseaux. A ce moment on y donne la mission aux nomades qui se rassemblent à ce poste. Ils viennent de différents points, depuis des distances de trois cents milles et plus; on les y instruit pendant deux ou trois mois."

La Relation de 1654 parle dans le même sens: "Lorsque l'hiver est fini, y lit-on, tous nos chasseurs se transportent avec leurs fourrures et leurs bagages, sur les bords du Grand Fleuve, au hâvre qu'on nomme Tadoussac." Et le chroniqueur, pour se délasser sans doute, cite la gasconnade suivante: "Ces sauvages nous parlent de pays où il fait si froid que toutes les paroles qu'on y profère pendant l'hiver se congèlent; mais, lorsque l'été revient, ces vocables dégèlent, et alors on entend à la fois, tout ce qui fut dit durant l'hiver."

La plus grande partie de l'année, Tadoussac était délaissé. C'est pourquoi le P. Laure écrivait en 1720: "Il n'y eut jamais à Tadoussac plus d'une maison française et quelques cabanes de sauvages, qui y viennent pour troquer leurs pelleteries."

Alors, comment se fait-il que ce poste fut si connu en Europe? On affirme même qu'on citait Tadoussac à l'étranger, parmi les villes importantes du Nouveau-Monde.

Une autre chronique du Père Laure nous l'explique. "Tadoussac, écrit-il en 1733, fut pendant longtemps une florissante mission. Pas moins de trois mille Sauvages s'y assemblaient pour la traite. Et les missionnaires en profitaient pour les évangéliser".

Calamités de Tadoussac. Le Père le Jeune relate qu'en 1628 l'amiral Kertk détruisit le bourg de Tadoussac. Le P. Albanel, au moment de partir pour hiverner aux environs du lac Kénogami, écrivait que, de douze cents Sauvages campés à l'embouchure du Saguenay au printemps de 1655, onze cents étaient morts de maladies contagieuses. On lit dans

la Relation de 1659 que, cette année-là, soixante à soixante-dix guerriers iroquois attaquèrent le poste. Ils tuèrent trois Français et en blessèrent un. "Cette nuit-là, Français et Indiens abandonnèrent Tadoussac."

Et en 1661: "Les Iroquois pénétrèrent à Tadoussac et après avoir massacré la population, y compris trois pêcheurs français, brulèrent le poste, la chapelle et le magasin. Les Sauvages qui ne périrent pas s'enfuirent au fond des bois.

Les Annales de 1665 signalent un violent tremblement de terre. "En la fête de Saint-Matthieu, 24 février 1665, les secousses furent si violentes, à Tadoussac, que les sauvages et un de nos Pères qui hivernait avec eux dans le voisinage, déclarent que ce tremblement de terre fut aussi formidable que celui de Québec en 1663." En 1670, nouveau genre d'épreuve. "Tadoussac fut consumé par les feux de forêts. Pendant trois jours, le feu ravagea les terres du Saguenay. La maison et le magasin du poste furent réduits en cendres, ainsi que la chapelle d'écorce qui avait abrité les missionnaires durant la saison précédente.

La Relation de 1670 note encore que le Père Albanel hiverna au milieu des morts et des mourants à Tadoussac et dans le voisinage. Cet hiver-là, deux cent cinquante sauvages chrétiens meurent de la variole en dix semaines, à Tadoussac et à Sillery."

Le Dean Harris, de Toronto, qui a fouillé l'histoire de cette région, a écrit ce qui suit: "Si les corps de tous ceux qui sont morts de la fièvre, de la variole, et des autres maladies contagieuses sur cette terre historique, depuis que Cartier y aborda en 1535, pouvaient être reconstitués et élevés en pyramide, la base de cette pyramide et son volume seraient aussi larges que le cap Trinité, et son sommet aussi élevé que celui du cap Eternité." En y ajoutant les corps de tous ceux qui ont péri par la guerre, l'hyperbole ne paraît pas invraisemblable.

Après cela, il n'est pas étonnant que le Père Charlevoix, historien et voyageur, qui visita Tadoussac en 1721, n'y vit ni habitation ni signe de vie, "et que le botaniste Michaux, allant au lac Mistassini ne remarqua qu'un abat-vent montagnais dans le poste abandonné.

La vie du missionnaire Jésuite

Après avoir évoqué le souvenir de ces noms illustres de l'Eglise saguenayenne, on aimera sans doute pouvoir se former une idée exacte de leur vie journalière.

Le tableau saisissant qu'en a tracé le Père Crespieul satisfait pleinement ce légitime désir.

Nous le reproduisons ici mot pour mot.

"Vie d'un missionnaire montagnais présentée aux successeurs montagnais, pour leur instruction et pour leur grande consolation, par le Père Frs de Crespieul, Jésuite et serviteur inuutile des Missions du Canada, depuis 1671 jusqu'à 1697, qui achève le 16e hivernement dans l'emploi de la mission de Tadoussac, et le 4ième à la mission de St-Frs-X. de Chicoutimi, 21 avril 1697.

"La vie d'un missionnaire montagnais est un long et lent martyre. C'est un exercice presque continuel de patience et de mortification. C'est une vie vraiment pénitente et humiliante, surtout dans les cabanes et dans les chemins avec les sauvages.

1o La cabane est composée de perches et d'écorces de bouleau, et entourée de branches de sapins, qui couvrent la neige et la terre gelée.

2o Le missionnaire presque tout le jour est assis ou à genoux, exposé à une fumée continuelle pendant l'hiver.

3o Quelquefois il sue le jour, le plus souvent il a froid pendant la nuit. Il couche vêtu sur la terre gelée, et quelquefois sur la neige couverte de quelques branches assez rudes.

4o Il mange dans un ouragan (plat) assez rarement net ou lavé, et le plus souvent essuyé avec une peau grasse ou léché par les chiens. Il mange quand il a de quoi manger et quand on lui en présente. Quelquefois, la viande n'est que demi-cuite, quelquefois elle est fort dure, surtout la boucannée, séchée à la cheminée. Pour l'ordinaire, on ne fait qu'une fois chaudière, et au temps de l'abondance, deux fois; mais il ne dure guère.

5o Les souliers sauvages et la peau des chiens lui servent

de serviettes, comme font les cheveux aux sauvages et sauvagesses.

6o La boisson ordinaire est l'eau de ruisseau et de quelque mare, quelquefois de la neige fondue ou du bouillon pur, ou avec de la neige dans un ouragan d'ordinaire assez gras.

7o Souvent il brûle ses habits, ou sa couverte, ou ses bas, pendant la nuit, surtout quand la cabane est petite et étroite. Il ne peut s'étendre, mais il se retrécit, et il a la tête contre la neige couverte de sapin, qui refroidit bien le cerveau, et lui cause des maux de dents, etc.

8o Il couche vêtu, et ne démet sa soutane et ses bas que pour se défendre de la vermine, dont les sauvages sont toujours riches, surtout les enfants.

9o Le plus souvent à son réveil il se trouve entouré de chiens: je me suis trouvé quelquefois parmi 6, 8 et 10.

10o La fumée est quelquefois si violente qu'elle le fait pleurer, et quand il se couche, il semble qu'on ait jeté du sel dans ses yeux; et à son réveil, il a bien de la peine à les ouvrir.

11o A la fonte des neiges, quand il marche sur des lacs ou de longues rivières, il est tellement ébloui pendant quatre ou cinq jours par l'eau continuelle qui lui tombe des yeux, qu'il ne peut lire son bréviaire; quelquefois il faut le mener par la main. Cela est arrivé au Père Silvy et au Père Dalmas et à moi qui en chemin ne voyais que le bout de mes raquettes.

12o Il est souvent importuné de petits enfants, de leurs cris, de leurs pleurs, etc., et quelquefois incommodé de ceux et de celles qui ont les écrouelles, avec qui même il boit d'une même chaudière. J'ai passé plus de huit jours dans la cabane de Kaouïtaskouat, mystassin le plus considérable, et couché auprès de son fils incommodé, dont la puanteur m'a souvent fait soulever le cœur de jour et nuit; j'ai bu et mangé aussi dans son ouragan.

13o Il est quelquefois réduit à ne boire que de l'eau de neige fondue qui sent la fumée et elle est très sale. L'espace de trois semaines, je n'en ai pas bu d'autres, étant avec des étrangers dans les terres de Peokouagamy, Lac St-Jean. Je n'ai pas vu de sauvages plus sales à manger, à boire et à coucher que ceux-là. Souvent, la viande était pleine de poil

d'orignal ou de sable. Une vieille prenait à pleine main, avec les ongles très longs, la graisse dans la chaudière, y ayant jeté de la neige; et puis elle nous la présentait à manger dans un ouragan très sale; et chacun buvait du bouillon de la même chaudière.

14o En été, dans les voyages sur la terre, dans le Saguenay et sur le fleuve, il boit assez souvent de l'eau bien sale qu'on trouve dans quelques mares. Depuis trois jours que le vent nous arrête, nous n'en buvons pas d'autres. Quelquefois le vent l'oblige à se sauver dans les lieux où on n'en trouve pas du tout. Cela m'est arrivé plus d'une fois; j'ai même été souvent obligé de boire dans des mares où je voyais des crapaux, etc.

15o Le plus souvent pendant l'hiver dans des chemins, quoique longs et difficiles, il ne trouve pas une goutte d'eau pour se désaltérer.

16o Il endure beaucoup de froid et fumée, avant que la cabane soit achevée, pendant deux à trois heures que le temps est très rude l'hiver. Sa chemise qui est trempée de sueurs et ses bas mouillés le rendent comme morfondu avec la faim qu'il souffre, le plus souvent n'ayant mangé qu'un morceau de viande salée avant qu'on décabane.

17o La souffrance et la misère sont les apanages de ces tristes et pénibles missions.

Faciat Deus ut iis diu immoretur et servus inutilis missionum Franciscus S. J."

Un tel document se passe de commentaire.

IX
Tadoussac est un lieu sacré

Comme épilogue de l'histoire des missionaires de Tadoussac nous citerons le Dean Harris, l'auteur de "Tadoussac and Its Indian Chapel". Ce prêtre irlandais de Toronto, vénérable octogénaire, célèbre dans le monde littéraire et scientifique de la province anglaise, est un des meilleurs amis que nous ayons en Ontario.

Après avoir fouillé les annales de notre pays, et en particulier de notre région, voici ce qu'il dit:

"Dans l'histoire de Tadoussac, deux traits saillants sollicitent notre attention et notre respect".

"Pendant tout près de deux siècles, cette bourgade fut le "Poste de la traite" vers lequel convergeaient, chaque été, des représentants de plusieurs tribus sauvages. On y voyait des Papinachois, des Montagnais, des Mistassins, des Outaouis, des Esquimaux, des Etchemins, des Gaspiens et une foule d'autres tribus subalternes. Tous ces sauvages venaient des montagnes riveraines ou des forêts immenses situées au nord du fleuve Saint-Laurent.

"Mais le renom de ce village fascinateur (Tadoussac) est incrusté pour toujours dans les annales canadiennes, à raison surtout de son intime association avec les missions des premiers temps de la colonie.

"Lorsqu'on étudie cette période qui fait dérouler sous nos yeux les vies héroïques et les noms célèbres des admirables Franciscains et Jésuites qui, partant de Tadoussac, allaient se dévouer pour civiliser et christianiser les hordes nomades des régions indomptées du Nord, il semble qu'on entre dans le "Cycle des martyrs romains".

"La piété, l'esprit de sacrifice et d'abnégation de ces hommes crucifiés pénètre Tadoussac d'une atmosphère de sainteté incomparable.

"Leur héroïsme chrétien ennoblit ce sol consacré. C'est pourquoi M. Laflèche a pu écrire: "L'histoire de Tadoussac est celle des grands hommes et des saints, dont les noms donnent de la distinction à nos annales et incarnent la tradition de l'héroïsme français."

"Depuis 1615, alors que les Franciscains ou Récollets prenaient charge de la mission de Tadoussac, les pierres même vous parlent de Dieu, de l'immortalité de l'âme, de la Rédemption, de tout ce qui agrandit l'âme jusqu'à l'infini.

L'étude de la vie de ces premiers missionnaires met "en haut relief" la sainteté d'un Dolbeau, l'héroïsme d'un le Jeune, et l'intrépidité religieuse d'un Dequen, d'un Dablon et d'un Albanel: héros et saints qui, pour l'amour des âmes et pour la gloire de la France, affrontèrent la sauvagerie et défièrent le spectre du froid, de la famine et de la mort.

Lorsque l'on foule le sol béni de ce village, son passé inspire au cœur le désir de suivre les traces de ces hommes apostoliques, et l'on veut saluer les montagnes mêmes qui furent les témoins inconscients de leur courage et de leur sainteté. La vénérable chapelle des sauvages et les pierres de l'endroit ont été consacrées par les sueurs et le sang des apôtres et martyrs, qui ont fait fructifier "la vigne du Seigneur" en ces lieux. Ce sont autant de mémorials, non seulement de la primitive histoire de la colonie, mais encore des efforts inspirés de grandes âmes pour hâter et réaliser le sublime espoir du Seigneur, "afin que tous nous ne soyons qu'un".

A côté de la vieille chapelle qui a remplacé, en 1648, la primitive chapelle d'écorce, élevée par les néophytes du P. Dequen, s'élève aujourd'hui un beau temple en pierre, construit par la générosité d'une autre race.

Le premier prêtre européen et ses sauvages convertis sont dans la tombe depuis près de trois cents ans, mais sur l'autel, dans l'église de ceux qui ont remplacé les sauvages d'autrefois, le prêtre actuel offre le même sacrifice immortel dans la langue immuable de l'Eglise, au même Dieu adorable.

Entre cette église moderne et la chapelle des Montagnais du P. Coquart, construite en 1747, se trouve l'humble cimetière de la paroisse. Il est parsemé de modestes monuments à

la mémoire des morts qui dorment ici leur dernier sommeil. Dans cet humble lopin de terre bénite, nul homme ne saurait séparer la poussière des Algonquins, Montagnais et autres sauvages, de celle des Bretons, Normands et autres Canadiens dont les restes y reposent également.

La piété religieuse et patriotique, indépendamment des distinctions de race et de langue, aime à songer que le corps du P. de la Brosse, selon toute vraisemblance, repose sous l'autel de la vieille chapelle, comme un trait d'union entre le passé et l'avenir du pays.

Mais on voudrait y trouver davantage: on voudrait voir dans ce cimetière un monument taillé dans les granits laurentiens, monument sur lequel seraient ciselés ces mots de l'épitre de Saint-Paul aux Romains: "Les souffrances du temps n'ont aucune proportion avec la gloire future qui sera manifestée en nous."

X

Chapelles primitives

Le premier temple de Tadoussac fut la cabane d'écorce du P. Le Caron, missionnaire franciscain. Cette cabane fut construite au commencement de 1617, pour servir d'habitation et de chapelle. Plus tard, en 1640, lorsque les Jésuites remplacèrent les Récollets, le P. Jean de Quen dit aussi la messe dans une chapelle temporaire.

L'année suivante (1641), ce Père revint à Tadoussac.

Il dit dans sa chronique: "Les sauvages manifestèrent une joie générale à mon arrivée. Ils m'élevèrent une cabane séparée des leurs pour servir de chapelle et d'habitation." Cette année-là, le Père de quen hiverna au milieu des sauvages et fit de Tadoussac le centre des "missions volantes au nord-est du Saguenay."

Notons en passant que c'est en 1642 que le Père de Quen fit élever une grande croix au milieu des tentes des sauvages.

Plus tard, en 1646, le P. de Quen fera transporter cette croix "en un lieu plus éminent et plus décent."

"Le capitaine des sauvages charge cette croix sur ses épaules .. arrivés au lieu où cet arbre devait être planté, les sauvages l'élèvent et la placent au bruit des arquebusades qu'ils

font retentir avec une grande allégresse. La croix étant plantée, ils se jettent à genoux, adorent le crucifix en son image."

C'est ce qui valut à la paroisse d'avoir pour patron "l'Exaltation de la Sainte-Croix".

Dans leurs courses apostoliques, les missionnaires apportaient avec eux l'essentiel pour la célébration du Saint-Sacrifice. Ils disaient la messe tantôt sur le flanc d'un canot renversé, tantôt sur un tronc d'arbre, ou même sur un banc de neige.

On apprend par une lettre de la Mère, Marie de l'Incarnation, que le P. Buteux, en 1643, agrandit la chapelle du P. de Quen, auquel il avait succédé.

Le journal des Jésuites dit que ce même Père Buteux érigea, l'année suivante (1644), une maison en briques, pour la Compagnie.

En 1661, on construisit une église en pierres. Cette église fut incendiée en 1664.

Le Père Laure, déplorant la perte de ce temple permanent, écrivait en 1720: "Les fondations, la cave et le pignon qui subsistent encore attestent qu'il y eut ici une belle église en pierres". Plus loin, il exprime le désir que son successeur obtienne de la "Compagnie du Domaine", que ces ruines soient relevées. La chose serait facile puisque la pierre et la chaux sont sur les lieux." (Relations de 1720 à 1730).

Le pieux désir du religieux ne se réalisa pas.

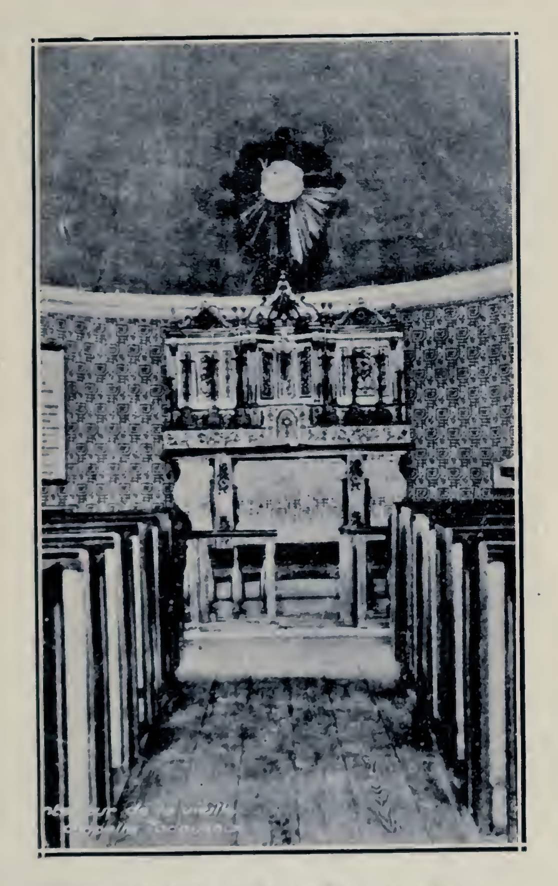
Cette église en pierre fut remplacée par une grande cabane d'écorce, devant servir de chapelle et de résidence.

Lorsque en 1668, Mgr de Laval le premier évêque du Canada fit sa première visite à Tadoussac, il fut accueilli par des centaines de sauvages chrétiens représentant un grand nombre de tribus du nord.

Leur porte-parole, un chef papinachois, tout en exprimant la joie des guerriers, des chasseurs, des vieillards, des femmes et des enfants, ne put s'empêcher de déplorer l'incendie de leur église; et il exprima le regret de n'avoir qu'une chapelle d'écorce pour recevoir le "grand chef des hommes de la prière".

On sait que, de 1702 à 1720, la mission de Tadoussac fut fermée à cause de la pénurie de missionnaires.

En 1720, on rouvrit la mission. Jusqu'à 1747 on continua à y ériger des chapelles provisoires pour l'été.



Intérieur de la vieille chapelle

XI

La vieille chapelle de Tadoussac

En 1747, par les soins du Père Coquart, une chapelle permanente fut érigée à Tadoussac. C'est celle qui existe encore aujourd'hui. Il y a environ quarante ans, on dut faire subir à la chapelle des réparations considérables. Les maçons qui furent chargés de la réparer, trouvèrent incrustée dans la pierre angulaire une plaque de plomb, sur laquelle se trouve ciselée l'inscription suivante: "L'an 1747, le 16 mai, M. Cuquet, fermier des postes, Poré, commis, Michel Lavoye, construisant l'église, le P. Coquart, Jésuite, m'a placé."

J. H. S. (ce qui signifie: Jésus, Sauveur des Hommes).

Depuis un siècle et trois quarts, cette ancienne chapelle montagnaise est respectée des tempêtes, du feu et de la foudre.

C'est le plus vieux temple en bois de charpente, qui survive dans leDominion et probablement en Amérique du Nord.

Dans l'été de 1747, le P. Coquart écrivait à son Provincial: "Le 21 mars, Blanchard partit pour aller équarrir les pièces de la nouvelle église de Tadoussac, conformément à l'arrangement écrit que j'ai fait avec lui. Le 16 mai, j'ai béni le site de l'église, et j'ai enfoncé le 1er clou."

"Monsieur Hocquart, l'intendant de la Nouvelle-France, a donné les planches, madriers, bardeaux et clous, qui ont servi à la chapelle. En témoignage de reconnaissance, j'ai entrepris, pour moi et mes successeurs, de dire une messe pour lui en la fête de Sainte-Anne aussi longtemps que l'église subsistera."

"Le vingt-un mars, lisons-nous encore dans la Relation de 1748, j'allai à Québec où j'obtins de M. l'Intendant une somme de 300 livres pour ma nouvelle église à Tadoussac."

Et plus loin: "A l'automne de 1749, M. Bigot, l'Intendant,

me gratifia de la somme de 200 livres pour ma chapelle. En cette année, elle fut couverte et complétée." (Relations de 1747 à 1749). La promesse du P. Coquart a été scrupuleusement observée par lui-même et tous ses successeurs. A chaque retour de la fête de Sainte-Anne, la cloche de la vieille église rappelle à la génération présente la généreuse gratitude du missionnaire; et lorsque le Saint-Sacrifice commence, la petite "maison de Dieu" se remplit de pieux fidèles et de curieux.

Selon la tradition, cette chapelle du P. Coquart repose sur le site même de la première, celle du P. de Quen, qui remonte à 1647. Nous en reparlerons ailleurs à l'occasion de certaines ruines qu'on trouve non loin du présent site.

XII

Musée et mausolée de Tadoussac

La vieille chapelle des Sauvages d'autrefois est un héritage précieux, que les paroissiens de Tadoussac ont le devoir de conserver avec soin.

Ce legs sacré est à la fois un mausolée à la mémoire de saints religieux, et un musée évoquant un passé de foi glorieuse. Signalons les articles de ce musée.

1o *La pierre d'autel.* Cette pierre, sur laquelle on dit la messe le 26 juillet de chaque année, fut apportée de France à Québec, par les premiers missionnaires, voilà tout près de trois cents ans.

2o *Stations du chemin de la croix.* Ce chemin de croix fut aussi apporté de France par les premiers missionnaires. Il est digne de remarque que c'est le plus petit chemin de croix que l'on trouve attaché aux murs d'une église ou d'un oratoire, dans toute l'Amérique.

3o *Les peintures à l'huile.* En passant, notons un fait bien digne de notre attention. C'est l'admiration de ces hommes incultes pour le beau. Aussitôt convertis, ils firent leur possible pour orner et embellir leur chapelle: "la maison de Dieu". Les lettres de la Révérende Mère de l'Incarnation et les Relations des Jésuites l'attestent en maints endroits: notamment, dans la Relation de 1647 on lit "que les sauvages fournirent assez de peaux de castor pour acheter quatre peintures, une tapisserie, des rideaux, un tapis d'autel et plusieurs autres objets.

En outre, des communautés et des âmes pieuses de Paris et de Lyon firent de généreux dons aux missions des Jésuites en Canada. La bourgeoisie, la noblesse et même la royauté se firent un devoir d'encourager la construction et l'ornementation des chapelles du nouveau monde.

Parmi les peintures qui furent données à Tadoussac, on retrouve les suivantes:

(a) Un St-Charles Borromée—très ancien.

(b) La Présentation au Temple—exécuté en 1754 par le peintre Bauvais.

(c) L'Ange Gardien—portant la date 1730.—Peintre inconnu.

(d) La Vierge et l'Enfant. Peintre inconnu.

(e) L'Assomption de la Ste Vierge. Ces quatre dernières peintures, pour plus de sécurité, ont été transférées dans l'église paroissiale actuelle.

(f) *Le Bambino*, c'est une vieille peinture représentant l'Enfant Jésus debout. La tradition veut que cette peinture ait appartenue à l'église de Grand-Pré, en Acadie.

(g) *L'Enfant Jésus.* Cet Enfant Jésus, couché dans sa crèche, est en cire comme ceux que nous avons encore pour les crèches de Noel. Il est parfaitement conservé. Son histoire est des plus intéressantes. Il fut donné pour les missions sauvages du Canada par Louis XIV, roi de France, et la robe de satin qui le recouvre fut confectionnée par Anne d'Autriche elle-même.

(h) *Bannière de la Croix et de la Ste Vierge.* Cette belle oriflamme est très ancienne. Elle remonte certainement à 1771. En effet, cette année-là, le P. Crespieul pouvait écrire "que la chapelle de Tadoussac était munie de toutes choses nécessaires et utiles pour les cérémonies de la Ste Eglise." La bannière porte, sur un côté, une croix blanche sur un fond de soie rouge, et, sur le revers, une peinture de la Ste Vierge, sur un fond de soie blanche.

(i) *La cloche de la vieille chapelle.* Cette cloche, la plus ancienne qui soit en Canada, fut apportée de France il y a 274 ans. En 1647, sous les ordres du Père Druillettes, cette cloche fut suspendue à un arbre près de la chapelle provisoire.

Elle a survécu aux ravages du temps, du feu et de la cupidité des Iroquois. Pendant des siècles, la cloche de Tadoussac fit résonner des sons familiers parmi les cabanes des sauvages d'antan. Ses appels à la prière du matin et du soir, ont retenti dans la forêt vierge, sur le grand fleuve et sur le Saguenay. C'est elle qui, la première, annonça à la barbarie

la venue du Dieu Rédempteur. Ses notes joyeuses ou graves annoncèrent aux néophytes le baptême d'un nouveau-né, le mariage de deux sauvages ou le décès d'un des leurs.

A tous ces enfants des bois, la cloche disait deux choses: "Que la vie présente est remplie de misère; mais que les souffrances de ce monde n'ont aucune comparaison avec la gloire qui nous sera revélée". (Rom. VIII, 8.)

(j) *Relique du P. de la Brosse.* En fouillant sous l'autel de la vieille chapelle, on trouva un cercueil tout vermoulu. Ce cercueil contenait, bien conservés, les restes d'un homme, qui vraisemblablement était le bon P. de la Brosse. On conserve, dans la chapelle, des parcelles de ce cercueil et une partie du crâne du Père de la Brosse.

(k) *Vieux chandeliers.* On peut voir encore plusieurs chandeliers de bois sculptés au couteau, ouvrage des Pères Jésuites.

(l) *Confessionnal.* Le confessionnal massif avec ses grillages en losange a aussi été taillé par le célèbre P. de la Brosse.

(m) *Ornements et objets divers.* On conserve à la sacristie divers objets très anciens.—Des ornements pour le culte: chapes, chasubles, drap mortuaire, cartons pour la messe, missels, etc.—; puis de vieux ustensiles. La tradition fait remonter le tout au temps du P. Coquart.

(n) *Reliquaires.* Deux reliquaires, qui portent l'authentique de 1749, enchassant des reliques de Saint-Clément et de Sainte-Prudentienne. Ces reliquaires ont été transportés sur le maître-autel de l'église neuve.

(o) *Colliers de sauvagesse.* On sait que les Indiens étaient très friands de breloques. Et les sauvages, en bons maris qu'ils étaient quelquefois, ne dédaignaient pas de sacrifier des peaux précieuses pour acheter à leurs femmes les colliers qu'elles convoitaient.

Or, à Tadoussac, on conserve un de ces colliers. Il fut trouvé dans le sable, à l'endroit où on a construit la chapelle.

(p) *Brique.* On conserve à la chapelle un spécimen de brique, toute différente de celles que nous connaissons. Cette brique a été trouvée dans les ruines dont nous parlons plus loin. Ce serait une "des briques apportées de France en 1643".

(q) *Marbre commémoratif.*—A gauche, en entrant dans la chapelle, il y a une tablette murale, perpétuant la mémoire d'un prêtre remarquable et exemplaire. L'inscription qu'elle porte est ainsi conçue: "D. O. M. (ce qui signifie: au Dieu très bon et très grand). Révérend J. B. de la Brosse, le dernier missionnaire jésuite à Tadoussac, mort en odeur de sainteté dans la 51ième année de sa vie, enterré en cette chapelle de Tadoussac, le 12 avril 1782.

"Combien beaux sont les pas de ceux qui prêchent l'Evangile." (Rom. X. 15.)

Le P. Jean de la Brosse fut le dernier des grands missionnaires jésuites auprès des montagnais. De Tadoussac, il visita et évangélisa les tribus au nord et au nord-est du Saguenay et couvrit dans son zèle apostolique plusieurs des régions de Québec et du Nouveau-Brunswick, alors désolées.

Il passa trente-cinqans dans les missions dont seize furent dévouées presque exclusivement au soin spirituel des Montagnais du Nord. Comme nous l'avons dit ailleurs, il laissa beaucoup d'ouvrages écrits en montagnais, et la tradition lui a consacré beaucoup de légendes.

XIII

"Tout le monde ici tient à la vieille chapelle"

On s'intéresse de plus en plus, chez nous, aux choses de notre passé.

Pour un bon nombre des nôtres—et des plus avisés—les objets, les édifices, les ruines même prennent un caractère de "choses sacrées". Ce sentiment est louable, et il faut que chacun travaille à le développer en lui et autour de lui.

En effet, si on aime, on respecte les choses qui viennent de nos pères, c'est parce qu'elles rappellent leur mémoire vénérée. N'est-ce pas là, par définition, du plus pur patriotisme.

Pour ceux de nos lecteurs qui ont ainsi la dévotion des reliques du passé, de notre race et de notre foi, et qui, après avoir visité la vieille chapelle de Tadoussac, se demanderaient avec anxiété si elle a bien des chances de survie, nous allons reproduire en partie un article paru dans la Revue nationale du mois d'août 1919. Cet article est de M. l'abbé Elie Auclair, membre de la Société Royale du Canada, et de la Société Historique de Montréal.

Nous prenons la liberté de reproduire ici, son article pour la raison que ce prêtre lettré et patriote nous fait l'honneur de citer une grande partie de la correspondance que nous échangeâmes avec lui au sujet de la vieille chapelle.

Après un préambule, il écrit:

"C'était à l'une des séances de la section française de la Société royale du Canada, au mois de mai dernier, 1919. M. le notaire Victor Morin, notre vice-président d'alors et notre président d'aujourd'hui, nous fit part, un matin, de la communication qu'une dame d'Ottawa, dont j'oublie le nom, avait faite, la veille au soir, à une réunion d'une société historique de la capitale, allant à dire que la vieille chapelle de Tadous-

sac (un joyau de notre histoire, des plus vénérables et très connu des touristes) était dans un état de conservation qui laissait à désirer. J'affirme sur l'honneur que, s'il y eut parmi nos collègues un premier mouvement d'"inquiétude", prersonne ne parut croire à un danger réel. "C'est impossible," se disait-on, "les gens de Tadoussac aiment trop leur vieille chapelle". Et même quelqu'un ajouta: "Elle leur rapporte trop, à cause des touristes qui vont la voir." Tout de même on proposa d'écrire aux intéressés, et je fus chargé de m'adresser au curé de Tadoussac afin de savoir au juste de quoi il retournait

. . . .

L'incident a eu son bon effet. Notre "inquiétude" d'un moment au sujet de la vieille chapelle nous a valu la plus intéressante et la plus pittoresque des "informations" sur le véritable état de conservation de cette relique de nos premiers âges. Ainsi qu'il avait été convenu, en effet, à mon retour d'Ottawa, j'écrivis à mon confrère, M. l'abbé Georges Tremblay, curé de Tadoussac. Le 29 mai, il m'adressait en réponse l'une des bonnes lettres que j'ai lues dans ma vie. Je la communiquai tout de suite à M. le notaire Morin qui en donna lecture, le lendemain, à ses collègues de la Société historique de Montréal, lors d'une excursion à Caughnawaga.

Cette lettre du curé Geo. Tremblay n'était pas écrite pour la publicité; mais mon estimé confrère m'a permis d'en extraire la substance pour l'instruction de nos lecteurs. Il a même eu l'obligeance d'ajouter, dans une seconde lettre, à ses premiers renseignements, quelques précisions que je lui avais demandées.

"Tout le monde ici, m'écrivait M. le curé, tient à la vieille chapelle. Un vieillard de 78 ans, le "Père" Alfred Hovington, me disait: "Mon grand-père est venu se fixer ici voilà au "moins cent vingt ans. A la fin de sa vie, il parlait sans cesse "des *premiers temps*. Il nous disait qu'il avait vu la chapelle "encore neuve; qu'il avait bien connu ceux que le Père de la "Brosse avait baptisés, instruits, mariés; que de son temps "encore pas un sauvage catholique ne passait à Tadoussac "sans venir demander au *bon Père* sa protection pour le voya-"ge. Pour moi et pour bien d'autres, ajoutait ce quasi-oc-"togénaire, démolir la vieille chapelle, ce serait du coup assas-'siner notre vieux Tadoussac".

"Un autre citoyen que j'ai interrogé, continuait M. le curé—celui-là (un M. Denis), c'est le dernier rejeton de la race montagnaise à Tadoussac,—me répondait: "Si mon père, "François Denis, vivait, il dirait bien que le Père de la Bros-"se va faire mourir tout le gibier pour nous punir si on jette "la chapelle à terre!"

"Mes marguilliers, gens pratiques, si on voulait démolir la chapelle, protesteraient eux aussi, poursuivait toujours M. le curé Tremblay, car ce serait exposer notre fabrique à perdre une bonne source de revenus, et elle n'est pas riche.

"Nos vingt-et-un *cochers* protesteraient également, eux qui m'affirment que beaucoup des *voyages* qu'ils font pendant l'été, ils les doivent à la vieille chapelle.

"Et de même, d'une façon générale, tous mes paroissiens protesterauent, eux qui escomptent chaque année, directement ou indirectement, ainsi qu'il arrive dans chaque *place d'eau*, l'argent que laissent pendant des mois les nombreux visiteurs qui viennent voir la chapelle".

Et le spirituel curé de préciser avec une pointe d'*humour* qui ne manque pas de saveur: "Cette population nomade de nos visiteurs, aussi nomade que les anciens enfants des bois (sauf le respect que je dois à cette dame qui a porté plainte), remplace, pour nos gens, les chasseurs d'autrefois."

Et puis, M. le curé notait avec à propos que la *Canada Steamship Lines Co.* ferait retentir l'air du cri strident de toutes les sirènes de ses bateaux, si ce malheur arrivait, puisque la destruction de la vieille chapelle lui enlèverait nombre de "guests" qui vont loger à son *Tadoussac Hotel*, attirés par la vieille chapelle.

A ces raisons d'utilité pratique, M. le curé de Tadoussac en ajoutait une autre d'un ton plus élevé. Et ici je cite encore:

"Je vous donne en plus ma parole, monsieur l'abbé, m'écrivait-il, que je serais prêt à tous les sacrifices pour empêcher la perte d'un trésor aussi précieux que notre vieille chapelle. C'est l'âme de ma paroisse, qui n'a guère de valeur que par son histoire, laquelle s'identifie avec celle du pays tout entier. Démolir une relique aussi insigne serait un crime de lèse-patriotisme! Avec l'un des collaborateurs de la Revue nationale—

une revue que nous connaissons ici—je regrette amèrement que des cent-seize églises ou chapelles que nous avions en 1760, depuis Châteauguay jusqu'à Tadoussac, il n'en reste plus que dix-huit. C'est bien du moins que nous conservions ce qui nous reste. Il est grand temps que nous prenions conscience que nous avons un passé, et que ce passé doit inspirer le présent et vivifier l'avenir. Quant à notre *antique chapelle* en particulier, il faut qu'elle soit conservée telle quelle, coûte que coûte! C'est bien assez dommage que des embellisseurs et des *gens pratiques* aient passablement défiguré l'œuvre du Père Coquart (1747) en "ornant le pignon bien en pente d'un larmier doucement incliné", et en adjoignant à la vieille chapelle ce "misérable jubé qui alourdit sa nef, et cette sacristie banale qui encercle le rond-point du sanctuaire". (Joseph-Edmond Roy. *Au Royaume du Saguenay*). Cette relique d'un autre âge, comme vous dites, doit être respectée. Espérons qu'elle n'aura jamais le sort de ses quatre-vingt-dix-huit sœurs du haut Saint-Laurent, dont parle M. Gustave Baudoin dans l'article déjà cité. D'autant plus que notre *antique chapelle* a des titres au respect que les autres n'ont pas. Elle a été construite en 1747, sur le site même de l'ancienne qui fut commencée en 1656, et dont le Père Albanel prit possession le 21 novembre 1661.

Comme cette vieille masure est évocatrice! Pour ma part, depuis que la belle saison est revenue, j'ai passé plusieurs délicieux moments autour, sur le seuil ou à l'intérieur de la vieille chapelle, ou bien encore dans le vieux cimetière qui enchâsse la relique. Si j'avais la plume d'un écrivain, il me semble que j'aurais à vous confie beaucoup d'impressions religieuses et patriotiques faites de toutes les nuances du sentiment, en passant par l'attendrissement, l'indignation, et l'enthousiasme. En tout cas, il me semble que tous les morts qui dorment dans ce vieux cimetière font de leur corps un rempart qui rend le vénérable sanctuaire inviolable!"

La communication de M. le notaire Morin à la Société royale n'aurait-elle eu pour résultat que de fournir l'occasion à M. le curé de Tadoussac de nous écrire cette belle lettre, si justement motivée et si patriotique, qu'il conviendrait encore

de nous en féliciter. Mais il y a mieux. J'ai confiance que notre appel aux autorités du gouvernement de Québec ne restera pas lettre morte, qu'une commission de conservation de nos monuments historiques sera nommée et que, grâce à elle, sans pourtant qu'il soit porté atteinte aux droits et prérogatives de qui que ce soit, plusieurs de nos beaux vieux souvenirs seront sauvés de la destruction.

Dans une seconde lettre, M. l'abbé Geo. Tremblay, curé de Tadoussac, a bien voulu préciser en quel état de conservation se trouve la vieille chapelle à laquelle, on l'a vu, il tient autant, sinon plus, que personne. Cette deuxième lettre est datée du 11 juin.

"Je suis allé examiner la vieille chapelle, m'écrit M. le curé, en compagnie d'un bon charpentier-menuisier qui exerce son métier depuis cinquante-deux ans (M. Napoléon Rouleau). Elle est, d'après lui, d'une façon générale, dans un parfait état de conservation. Sans doute, comme tout ce qui vieillit en ce bas monde, "elle a subi des ans l'irréparage outrage". Cependant, elle est encore bien solide, il n'y a aucun danger qu'elle tombe en ruines. Quelques bardeaux commencent à être *tannés* de faire la lutte "face au soleil", à la pluie, à la brume et aux vapeurs salines. La preuve c'est que j'en ai ramassé trois qui jonchaient le sol du cimetière. Une dizaine d'autres prendront avant longtemps le même chemin. Quelques pierres du solage se sont aussi désagrégées, mais cela n'est pas bien ancien. D'ailleurs dans huit jours ces petites misères n'existeront plus.... Les longs pans des deux côtés, près des fenêtres qui avoisinent le rond-point, semblent vouloir s'évaser un peu. M. Rouleau me dit qu'il les a toujours vus comme cela. Nous poserons quand même une tige de fer et ce sera fait bientôt. En deux mots, monsieur l'abbé, il s'agit seulement d'entretenir, tout est encore solide. Eh! bien, on a entretenu, nous entretiendrons et on entretiendra la vieille chapelle!"

M. le curé avait terminé sa première lettre par ces paroles aimables et significatives, que nous avons réservées pour notre mot de la fin: "On ne saurait trop louer le patriotisme et la sollicitude pour les antiquités des messieurs de la Société royale et des Sociétés historiques. Veuillez, monsieur l'abbé,

les assurer qu'ils trouveront ici, au bas du grand fleuve, en même temps qu'au bas de l'échelle, des humbles qui sont heureux d'apprécier leur zèle et de le seconder."

Voilà qui est parler d'or! Si j'étais un membre plus assidu aux séances de la Société historique de Montréal, et si on voulait m'y autoriser, je proposerais, qu'à titre honorifique tout au moins, M. le curé Georges Tremblay, de Tadoussac, soit élu membre de notre société montréalaise. (1)

L'abbé Elie-J. AUCLAIR,
de la Société Royale du Canada,
et de la Société historique de Montréal.

(1) Ce vœu d'un confrère bienveillant fut réalisé peu après.
Geo. TREMBLAY, ptre.

XIV

La mission de Tadoussac depuis le P. de la Brosse (1782) jusqu'à 1863

Après la mort du Père Jean-B. de la Brosse, arrivée en 1782, et qui fit naître les pieuses légendes dont nous parlons ailleurs, la mission de Tadoussac ne fut desservie que de loin en loin, et par des missionnaires de passage. Nous trouvons une liste complète des missionnaires de cette période de 81 ans, dans un opuscule édité par la *Vérité* en 1885. Cette liste mérite certainement d'être conservée. La voici textuellement.

	1er acte du régistre	Dernier acte	Mort
Pierre-C. Parant	juin 1782	1783	7 avril 1784
Pierre-J. Compain, Ile-aux-Coudres	1783	1784	20 avril 1806
Laurent Aubry	5 mai 1785	26 juil. 1785	7 août 1839
Jean-Jos. Roy	23 oct. 1785	28 juil. 1795	2 déc. 1814
P. Robitaille, Rimouski	6 mai 1790	24 juil. 1798	27 août 1834
Frs-Gabriel Le Courtois, Rimouski,	10 mai 1799	15 sept. 1814	18 mai 1828

Pierre Bourget	26 mai 1815	22 juil. 1816	20 fév. 1833
Ths Maguire, St-Michel	8 juin 1817	6 juil. 1818	17 juil. 1854
Chs-Jos. Primeau, St-François, Bce	2 juin 1819	19 juin 1827	janv. 1855
Pierre Béland, Ile Verte	13 juin 1828	25 juil. 1832	3 déc. 1859
Ferdinand Belleau, R. du Loup	19 juin 8331	24 juil. 1833	
François Boucher, St-Ambroise	4 juin 1834	28 juil. 1844	
Les RR. PP. Oblats, Escoumins	1845	1862	
Roger Boily, Escoumins	1862	1863	

Il est à noter que, pendant toute cette période, les registres des baptêmes, mariages et sépultures pour Tadoussac, sont tenus dans les paroisses, ou aux résidences respectives des missionnaires que nous venons d'énumérer. Quant à la période antérieure à 1782, on trouve divers cahiers de ces actes: chez les RR. Pères Jésuites, à l'Archevêché de Québec, au Séminaire de Québec et à l'Evêché de Chicoutimi.

Avis utile pour ceux qui auraient à chercher, pour se marier, leur extrait de baptême dans la période de 1782 à 1863.

Les archives de Tadoussac ne contiennent que la période de 1863 à nos jours.

En effet, ce n'est qu'en cette année (1863) que Tadoussac commence à avoir son curé permanent.

Nous donnons ici la liste des prêtres qui occupèrent cette cure, honorable à cause de l'antiquité de la mission qu'elle a remplacée.

	1er acte du registre		Dernier acte	
A. Bernier	1 oct.	1863	3 nov.	1870
Cyr. Bérubé	22 nov.	1870	21 sept.	1875
F.-E.-T. Casault	4 oct.	1875	22 sept.	1877
J. Gendron	10 oct.	1877	30 sept.	1883
Ls-A.-S. Caron	8 oct.	1883	18 juil.	1887
J.-E. Lemieux	28 août	1887	9 oct.	1898
M.-P. Hudon	9 oct.	1898	27 sept.	1901

N.-A. Talbot	8 oct.	1901	26 avril	1915
J.-B. Bergeron	11 mai	1915	28 sept.	1918
Geo. Tremblay	5 oct.	1918	curé actuel	

On trouvera ci-après, pour servir à l'histoire de Tadoussac, la photographie des curés dont nous venons de faire la nomenclature.

XV

Une ruine intéressante à Tadoussac

Il ne s'agit pas ici de la "Vieille chapelle" que tout le monde aime à visiter. Car cette chapelle n'est pas *une ruine*; en dépit d'une certaine rumeur d'il y a deux ans, elle se *porte* à merveille malgré son grand âge.

Il va être question présentement de certains décombres que l'on aperçoit au fond de la Baie de Tadoussac.

Dans la direction de la "Coupe de l'Ilet", un peu avant d'arriver au parapet qui conduit au "quai neuf", on voit, à quelque cinquante pieds, au fond d'une cour, l'une des plus anciennes demeures des temps modernes.

C'est derrière cette vieille maison que se trouvent les ruines dont nous voulons parler.

Il y a, d'abord, les traces non équivoques d'une ancienne bâtisse: une bonne partie des fondations. Le grand côté nord, et le petit côté est subsistent presque intacts. Des deux autres côtés, il reste assez de vestiges pour les reconstituer. Ces débris de fondations forment un quadrilatère d'environ 40 pds sur 25. Dans le sens de la longueur, il court du nord-est au sud-ouest. On peut déduire de cette orientation que l'édifice avait sa façade du côté sud-ouest, regardant le Saguenay. Le site est des plus beaux. C'est un plateau bien uni, en terre sablonneuse, élevé de 50 pds au-dessus du niveau de l'eau et mesurant environ 300 pieds sur 200. Il domine, d'un côté, le Saguenay, que l'on aperçoit à quelques pas, par l'échancrure de la "coupe de l'Ilet", de l'autre, la Baie dans toute son étendue, et un large espace sur le Fleuve.

Sur le terrain avoisinant les ruines, surtout du côté sud, où se trouve le jardin de la demeure actuelle, on a trouvé en



Le groupe des curés de Tadoussac depuis 1803

abondance des objets divers, mais surtout des objets de piété: des médailles, des grains de chapelet, des croix, des crucifix et beaucoup de petites bagues portant l'inscription: "J. H. S." On sait que les Pères donnaient de ces anneaux aux néophytes le jour de leur première communion. On y a trouvé aussi beaucoup d'autres articles. Entre autres: des chaudrons en cuivre, des ustensiles divers, des morceaux de pierre blanche, façonnés en taillant de hache, des briques, etc. A noter que ces briques diffèrent des nôtres. Elles ont la même longueur et largeur, mais exactement la moitié de leur épaisseur. Et elles sont très rugueuses.

L'automne dernier, nous avons fait quelques fouilles à l'intérieur même de la maçonnerie, à un endroit qui paraît avoir été une cave. A cinq pieds sous terre, on y a trouvé deux boulets de 3½ pcs de diamètre, et deux gonds de porte très gros.

En second lieu, il y a sur le même terrain, à quelques pieds du côté nord, un autre point assez étrange. C'est une cavité mesurant environ 15 pieds de diamètre. Bien qu'elle soit en partie remplie de détritus et de végétation, au moyen d'une pince on peut constater qu'elle avait une quinzaine de pieds de profondeur. La paroi est revêtue d'une maçonnerie en pierres sèches.

Il y a environ 35 ans, un chercheur de trésor fit quelques recherches dans cette excavation. Tout au fond, il découvrit un canal dont l'orifice mesurait à peu près 2 x 2 pds. Ce canal semblait courir vers l'est. Celui qui faisait cette découverte voulut approcher une chandelle allumée pour examiner l'intérieur. Mais la flamme s'éteignit sur le champ comme par un souffle puissant. Soit par une crainte supertsitieuse, soit par indifférence, les fouilles en restèrent là, et on remplit le trou.

Enfin, à côté de cette citerne mystérieuse, vers l'est, en creusant pour installer une glacière, on découvrit de nombreux ossements humains, entre autres quatre squelettes bien conservés et étendus symétriquement l'un à côté de l'autre.

Au reste, un peu partout sur ce terrain, on a trouvé des cadavres. Telles sont les ruines dont il s'agit. De mémoire d'hommes vivants, elles ont toujours existé. Tou-

tefois, ces dernières années, elles ont subi certaines modifications: lors de la construction du "quai neuf", on y a pris de la pierre pour le béton; puis les propriétaires y ont bâti hangar et poulailler.

Que sont ces ruines?

Trois hypothèses se présentent à l'esprit.

1e Ce serait l'emplacement d'une résidence quelconque du temps de jadis.

2e Ou bien, c'est le site de la maison du poste des Cent Associés.

3e Ou, mieux encore, la place de la chapelle du P. de Quen: la première qui fut construite à Tadoussac.

La première hypothèse serait vaine. En effet, on apprend par la tradition que, de temps immémorial, ces ruines furent toujours.... des ruines.

Or on sait, par les écrits des missionnaires de l'époque, que dans les temps anciens, il n'y eut jamais à Tadoussac que la maison du poste et la chapelle avec la résidence des missionnaires. Tout le reste n'était que des "habitations volantes". Au reste, comment pourrait-on expliquer la présence des objets énumérés plus haut.

La seconde hypothèse aurait plus de vraisemblance.

En effet, d'après la "Relation" de 1643, la compagnie des Cent Associés fit apporter de France, cette année-là, de la brique pour construire la maison du poste. Dans l'été de 1644, le P. Buteux, coadjuteur du père de Quen, présida à cette construction. Puis, jusqu'en 1647, le missionnaire y avait son logement, avec une petite chambre qui servait de chapelle.

Cette maison fut incendiée par les Iroquois dans leur incursion de 1661. Les ruines en question seraient-elles des restes respectables de cette habitation des officiers de la compagnie, où logèrent les missionnaires pendant trois saisons, et qui abrita le Fils de Dieu pendant le même temps?

On ne saurait le nier d'une manière absolue. Dans ce cas, les briques qu'on trouve en ces lieux seraient celles qu'on "apporta de France pour bâtir la maison de Tadoussac". Les objets de piété, les ossements, seraient dus au fait que cette maison servit de chapelle pendant trois étés.

Mais il semble que cette explication serait insuffisante.

La chrétienté était à ses débuts, en la Nouvelle-France; il n'y avait encore qu'un petit nombre de chrétiens. Par conséquent l'affluence aux alentours de la chapelle n'était pas grande. En outre, les officiers du poste auraient-ils permis de placer le cimetière près de leur habitation, sous prétexte que le service divin s'y donnait provisoirement? D'ailleurs la tradition veut que la maison du poste aittoujours été sur le terrain occupé maintenant par l'Hôtel-Tadoussac. La chose est d'autant plus vraisemblable que la compagnie de la Baie d'Hudson occupa toujours ce terrain.

Il reste la troisième hypothèse.

Serions-nous en présence des ruines de la première chapelle construite à Tadoussac: celle du P. de Quen?

C'est fort probable, et, pour moi, d'une quasi-certitude morale.

En effet, on peut inférer des écrits des Missionnaires Jésuites, que le P. Jean de Quen avait réussi, en 1647, à "dresser une chapelle et une petite chambre en bois de charpente, où le Fils de Dieu et deux de ses serviteurs habitaient pendant que les Français et les sauvages faisaient leur séjour en ce poste."

C'est pendant l'été de la même année (1647) qu'"on apporte de France une petite tapisserie en oraguette pour embellir la chapelle de Tadoussac." "On a aussi apporté une cloche pour appeler au service de notre chapelle".... "Les sauvages prennent un plaisir non pareil d'entendre le son de la cloche."

On sait que cette modeste chapelle du père de Quen eut le même sort que la maison du poste: elle fut brûlée par les Iroquois, qui saccagèrent Tadoussac en 1661. (Journal des Jésuites, 296). Elle avait donc subsisté 14 ans.

Pendant quatorze étés, cette petite chrétienté, qui faisait l'admiration de Mme de la Peltrie dès 1647, était venue s'attrouper sur la place de la chapelle, le dimanche, aux jours de fêtes et aux solennités particulières. Elle y venait aussi tous les jours, pour la messe, pour le catéchisme et pour la prière du soir. On conçoit facilement qu'on dut y laisser des objets divers. Les Pères comblaient leurs néophytes de petits présents, qui faisaient leurs délices.

On sait en outre qu'à côté de la chapelle il y eut toujours

le "champ des morts". De là les ossements dont nous avons parlé. Quant à la cavité que nous avons décrite, fut-elle une simple cave? ou autre chose? Espérons qu'un jour ou l'autre le gouvernement chargera un archéologue d'élucider de semblables questions.

Mais quand et comment le site de la chapelle du P. de Quen fut-il abandonné? Voici: "En 1656, la compagnie du poste donna aux Jésuites une pièce de terrain à Tadoussac pour y construire une église et une résidence." (Annales, p. 268). Donc, jusque-là, ils n'avaient pas de terrains à eux. En outre, il ne s'agit pas de celui qu'ils occupaient déjà et sur lequel ils avaient une chapelle. Le terrain en question est, selon toute vraisemblance, celui qu'occupe encore la Vieille chapelle et le cimetière qui l'entoure.

Le P. Albanel, avec un domestique, et quatre hommes au compte de la Compagnie, vint passer l'hiver de 1660 à Tadoussac. C'était la première tentative de ce gence. Le but de l'entreprise était d'abord de voir si la chose était pratique; en second lieu de se préparer à entreprendre dès le printemps l'établissement de la mission sur le nouveau site. On sait que ce religieux fut rappelé par suite des démêlés avec le gouverneur. Il n'avait fait que jeter les bases des nouveaux édifices. Les deux Pères qui lui succédèrent durent quitter le poste après deux mois. L'année suivante, 1661, eut lieu la fameuse incursion des Iroquois. En 1663, le P. Druillette fut envoyé une seconde fois pour continuer l'œuvre du P. Albanel. Il poussa les travaux de construction d'autant plus activement que la chapelle primitive avait été brûlée pendant la vacance de la mission. La nouvelle chapelle, selon Marie de l'Incarnation, était en pierre. D'après la même (Lettre 71), elle fut réduite en cendres quatre ans après. Les fermiers du poste la relevèrent de ses ruines, en 1671. Depuis 1702 jusqu'à 1720, la mission de Tadoussac resta sans missionnaire. Pendant ce temps, la chapelle de 1671 périt à son tour. Lorsque le P. Laure vint reprendre cette mission, il dut dire la messe dans une "chapelle volante". Ce ne sera qu'en 1747 que le P. Coquart, comme on le sait, rebâtira sur les ruines de celles de 1663 à 1671, la chapelle qui existe encore actuellement et qu'on appelle la "Vieille chapelle".

Comme on le voit, les ruines que nous croyons avoir été la chapelle du P. de Quen, ne diminuent pas la vénérabilité de la chapelle du P. Coquart. Le site qu'elle occupe remonte à 1661 au lieu de 1647. Voilà tout.

Mais, par ailleurs, combien sacrés sont ces décombres et le sol où ils reposent! ce sont les restes vénérables de la première chapelle stable de Tadoussac; et ce fut certainement le lieu où les prédécesseurs du P. de Quen élevèrent chaque année une cabane d'écorce pour servir de chapelle et de logement pour le missionnaire. Et comme les Jésuites avaient hérité des Récollets, il y a tout lieu de croire qu'ils continuèrent à occuper le site choisi par les "pionniers de la mission."

Et donc, c'est à cet endroit que le P. Jean Dolbeau, Récollet, venu en décembre 1615:

"*Pour arracher ces bords aux primitifs sauvages,*
"*Pour la première fois sur ces fauves rivages,*
"*Offrit au Dieu vivant le sang du Rédempteur.*" (Fréchette)

Geo. TREMBLAY, ptre,

67



L'église actuelle de Tadoussac

TABLE DES MATIERES

TABLE DES VIGNETTES

70